

LES USAGES DE DROGUES DES ADOLESCENTS PARISIENS

ÉTUDE QUALITATIVE

TOME 3

Stanislas Spilka
Andréa Tribess
Olivier Le Nézet
François Beck
Stéphane Legleye



Janvier 2010

LES USAGES DE DROGUES DES ADOLESCENTS PARISIENS

ÉTUDE QUALITATIVE

TOME 3

Stanislas Spilka
Andréa Tribess
Olivier Le Nézet
François Beck
Stéphane Legleye

Janvier 2010

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION	5
RAPPEL DES PRÉCÉDENTS RÉSULTATS CONCERNANT LES USAGES DE DROGUES À PARIS.	8
ÉVOLUTIONS DES USAGES À PARIS ET EN FRANCE DEPUIS 2000 À 17 ANS	8
LES CONSOMMATIONS DE TABAC, D'ALCOOL ET DE CANNABIS DES JEUNES PARISIENS COMPARÉES À CELLES DES JEUNES D'ÎLE-DE-FRANCE ET DE MÉTROPOLE	10
QUELQUES DONNÉES ÉPIDÉMIOLOGIQUES INFRA COMMUNALES	10
OBJECTIFS DE LA RECHERCHE	13
PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE QUALITATIVE	15
MÉTHODE DE L'ENQUÊTE	15
ÉCHANTILLONNAGE	15
Définition de la population cible	15
Critères d'inclusion	16
Présentation de l'échantillon	16
Déroulement de l'enquête	17
LES JEUNES PARISIENS	20
PARLER ET PARLER DES DROGUES...	20
LES REPRÉSENTATIONS AUTOUR DES DROGUES	21
Tabac, alcool et cannabis	22
Les autres drogues	26

<i>ALCOOL, CULTURE ET RELIGION, TABOUS ET EFFETS DE GROUPE</i>	32
<i>PRESSION DU GROUPE ET SOCIABILITÉ</i>	37
<i>Les effets de groupe des milieux sociaux favorisés : « l'entre-soi des milieux bourgeois »</i>	37
<i>Effets de groupe en milieu populaire</i>	40
<i>Histoire de genre</i>	42
<i>CONDITIONS MATÉRIELLES ET REVENUS</i>	43
<i>L'argent</i>	43
<i>De l'achat à la vente</i>	46
<i>LA DROGUE EN FAMILLE</i>	49
<i>Le rôle de la fratrie</i>	49
<i>Le rôle des parents</i>	51
<i>L'INVESTISSEMENT SCOLAIRE ET PROFESSIONNEL : CYCLE DE VIE ET CONSOMMATIONS</i>	52
<i>PRÉVENTION ET RÉPRESSION</i>	53
EDOUARD ET CÉLIA : DEUX PARCOURS DE CONSOMMATEURS	57
CONCLUSION	65
ANNEXES	67
<i>EXPLOITATION DÉPARTEMENTALE DE L'ENQUÊTE NATIONALE ESCAPAD 2008 : PARIS 2008</i>	68
<i>ÉCHANTILLON DES ADOLESCENTS INTERROGÉS</i>	73
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	75
<i>LEXIQUE</i>	77

Cette étude a été réalisée grâce à un financement de la Mairie de Paris.

Nous tenons ici à remercier Julia, Marcia, Albert, Eve, Isabelle, Abdou, Thierry, ainsi que les deux garçons d'un café du XVI^e arrondissement qui, dans leurs différentes fonctions, nous ont aidés à rencontrer des adolescents.

Nos remerciements également à tous ces jeunes qui ont bien voulu témoigner de leurs expériences et de leurs savoirs devant un enregistreur. Enfin, nous remercions tout particulièrement Maïtena Milhet pour sa relecture et ses remarques et Frédérique Million pour la réalisation de la maquette.

INTRODUCTION

En 2004, l'OFDT a entamé une collaboration avec la Mission de prévention des toxicomanies de la Mairie de Paris qui a donné lieu la même année à une enquête parisienne spécifique. Menée auprès d'un échantillon représentatif de 1 552 jeunes de 17-18 ans résidant à Paris intra muros, cette enquête a permis de mesurer les usages de drogues des adolescents de la capitale et leurs distributions suivant l'arrondissement de résidence. Cette enquête a fourni une analyse originale et unique en France de données géographiques infra communales sur les usages de drogues. Si l'enquête a permis de parfaire la connaissance des consommations de drogues à Paris à une période de la vie tout à fait sensible et stratégique, elle a surtout mis en évidence des comportements de consommations différenciés selon les quartiers de résidence des jeunes Parisiens. À la suite de cette étude les auteurs concluaient « *Pour les produits licites et le cannabis, les jeunes Parisiens du nord-est apparaissent toujours moins consommateurs et ceux du sud-ouest parisien toujours plus consommateurs, et ce quel que soit le produit ou le niveau d'usage. Concernant les produits plus rares, le poppers et la cocaïne semblent également plus expérimentés par les jeunes résidant dans le sud-ouest parisien. En revanche, l'héroïne apparaît légèrement plus expérimentée dans le nord-est de la capitale, tout en restant à un niveau extrêmement bas (2 % des jeunes de 17 ans) ».*

Afin d'approfondir ces premiers résultats, la Mission de prévention des toxicomanies de la Mairie de Paris et l'OFDT ont souhaité en 2006 compléter le travail engagé et prolonger l'analyse des usages de substances psychoactives des jeunes Parisiens.

Dans un premier temps, un rapport intermédiaire portant sur la comparaison des consommations parisiennes à celles des provinciaux a été réalisé grâce à l'enquête nationale ESCAPAD 2005 qui avait interrogé sur l'ensemble du territoire métropolitain 29 393 adolescents de 17 ans dont 467 Parisiens et Franciliens.

Sans avoir la richesse de l'enquête *ad hoc* 2004, cette analyse a permis de décrire précisément ce qui distingue les jeunes Parisiens de leurs homologues de banlieue et de province.

Dans un deuxième temps, l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies a proposé de mettre en place un dispositif de recherche afin d'éprouver directement les hypothèses formulées à la suite de l'enquête 2004 pour expliquer les disparités infra-communales à la lumière d'informations différentes et plus riches que celles offertes par une enquête statistique quantitative. Pour réaliser ce travail l'OFDT a fait appel à l'Association Terre à Terre afin de réaliser une enquête qualitative. Ainsi dans le courant de l'année 2008, les chercheurs ont mené une cinquantaine d'entretiens auprès d'adolescents parisiens résidants principalement dans les arrondissements du nord-est ou sud-ouest de la capitale.

Une des spécificités de ces travaux repose sur leur complémentarité : en effet les enquêtes quantitatives ont été réalisées selon un socle méthodologique commun (l'enquête parisienne reprenait point par point le dispositif de l'enquête nationale ESCAPAD), les résultats rentrent ainsi parfaitement en résonance les uns avec les autres, ce qui permet d'obtenir une information continue du quartier au territoire national. Sur le plan expérimental, ces travaux successifs autorisent la formulation d'hypothèses précises pour interpréter les résultats et la possibilité de les tester par la conception d'une enquête spécifique et des travaux adéquats. À cette fin, ils articulent pour la première fois une enquête qualitative et des enquêtes quantitatives dans la perspective de fournir un regard complémentaire et contrasté sur les usages de drogues à l'adolescence. Finalement, ces travaux montrent que si les usages dépendent des environnements sociaux et des opinions et représentations des drogues sous jacentes, ils s'inscrivent également fortement dans des contextes écologiques dont le rôle ne doit pas être négligé pour comprendre les comportements de consommation des adolescents notamment.

Exploitation départementale de l'enquête nationale ESCAPAD 2008 (présentée en annexe)

En 2008, s'est déroulé le cinquième exercice de l'enquête ESCAPAD nationale qui a interrogé 39 542 adolescents de 17 ans résidant en métropole. La taille de l'échantillon a autorisé la réalisation d'exploitations régionales et départementales. Si les résultats concernant Paris n'ont pas pu être intégrés à la présente analyse, nous en présentons toutefois les principales conclusions en dernière partie.

L'enquête ESCAPAD

ESCAPAD se déroule, grâce à une collaboration avec la Mission liaison partenariat de la Direction du service national (DSN), lors de la Journée d'appel de préparation à la défense (la JAPD). Les jeunes qui participent à cette journée répondent à un questionnaire autoadministré anonyme. Ces adolescents, majoritairement âgés de 17 ans, sont de nationalité française et sont pour une grande part encore scolarisés dans l'enseignement secondaire ou en apprentissage voire dans le supérieur, certains en revanche sont déjà des actifs. L'enquête a été étendue aux DOM en 2001 et aux COM en 2003. Au fil des exercices, la taille de l'échantillon métropolitain a été augmentée afin d'autoriser des exploitations régionales et départementales.

Un jour donné, le taux de participation à la JAPD est de l'ordre de 90 % (nombre de présents sur nombre de convocations). Toutefois au final, le taux de couverture de la JAPD est bien au-delà de ce ratio : les appelés sont convoqués à plusieurs dates et ont donc plusieurs opportunités de régulariser leur situation. La JAPD est de fait quasi obligatoire : les participants se voient remettre un certificat nécessaire à l'inscription aux examens soumis à l'autorité publique (permis de conduire, baccalauréat, examens universitaires, etc.). Par ailleurs, le taux de participation à l'enquête est supérieur à 99,9 % et les taux de réponse aux principales questions drogues supérieurs à 96 %.

La dernière enquête s'est déroulée en 2008 dans 240 centres du service national du 15 au 31 mars en métropole et étendues au mois d'avril pour l'outre-mer. En tout, 50 235 individus ont été interrogés.

L'enquête ESCAPAD a reçu l'avis d'opportunité du Conseil national de l'information statistique (CNIS) et le label d'intérêt général de la statistique publique du Comité du Label, ainsi que l'avis favorable de la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL).

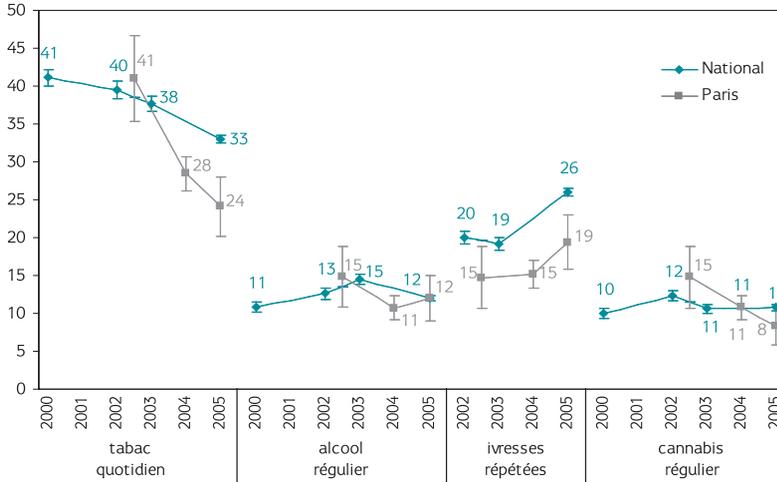
RAPPEL DES PRÉCÉDENTS RÉSULTATS CONCERNANT LES USAGES DE DROGUES À PARIS

Le travail qualitatif présenté dans ce rapport est directement lié aux travaux antérieurs réalisés sur les consommations de produits psychoactifs parmi la population adolescente parisienne. Il convient donc d'en rappeler ici brièvement les principaux résultats afin d'en permettre une meilleure compréhension.

ÉVOLUTIONS DES USAGES À PARIS ET EN FRANCE DEPUIS 2000 À 17 ANS

Sur l'ensemble de la période le tabagisme quotidien apparaît en nette baisse à Paris (de 41% en 2002/2003 à 24% en 2005). En outre, cette baisse de 17 points se révèle beaucoup plus marquée dans la capitale qu'au plan national où la prévalence tabagique n'a chuté que de 8 points en cinq ans. La consommation régulière d'alcool à Paris est restée quant à elle relativement stable entre 2002 et 2005 et comparable à l'évolution observée au plan national. Le niveau des ivresses répétées est en hausse depuis 2004, aussi bien sur l'ensemble du territoire que dans la capitale, même si les niveaux parisiens sont, quelles que soient les années, nettement en dessous des niveaux nationaux. L'usage régulier de cannabis présente une baisse constante depuis 2002 dans la capitale. Cette tendance s'oppose à la remarquable stabilité observée sur la même période pour l'ensemble du territoire métropolitain.

Figure 1 - Évolutions des usages réguliers des principaux produits en métropole et à Paris (%)



Lecture : les intervalles de confiance à 95 % sont représentés par les barres verticales. Lorsque deux intervalles sont disjoints, les mesures correspondantes sont significativement différentes et inversement.

Sources : ESCAPAD 2002/2003, 2004, 2005, OFDT

Tableau 1 - Les usages des principaux produits psychoactifs suivant le lieu de résidence en 2005

(%)	Paris	Île-de-France (hors Paris)	Province
expérimentation de tabac	69	67 ns	73 **
usage quotidien de tabac	24	25 ns	35 ***
usage récent d'alcool	70	70 ns	81 ***
usage régulier d'alcool	12	7 ***	13 ns
ivresse au cours de la vie	47	43 ns	59 ***
ivresses répétées	19	15 *	28 ***
expérimentation de cannabis	45	46 ns	50 *
usage régulier de cannabis	8	10 ns	11 *
exp. de médicaments psychotropes	18	18 ns	20 ns
usage rég. de médicaments psychotropes*	0	2 *	2 ***

Légende : ***, **, *, ns : test du Chi² pour la comparaison de chaque colonne à la colonne « Paris 2005 », significatif au seuil 0.001, 0.01, 0.05 et non significatif.

* l'intitulé exact est « médicaments pour les nerfs, pour dormir ».

Source : ESCAPAD 2004, 2005, OFDT

1. Cela n'est vrai que lorsque les effectifs sont « importants » (sans qu'il existe de seuil numérique précis), les tests du Chi-2 et de l'intervalle de confiance étant asymptotiquement équivalents.

LES CONSOMMATIONS DE TABAC, D'ALCOOL ET DE CANNABIS DES JEUNES PARISIENS COMPARÉES À CELLES DES JEUNES D'ÎLE-DE-FRANCE ET DE MÉTROPOLE

Si globalement les tendances parmi les adolescents parisiens s'inscrivent dans celles observées au niveau régional ou national, il est possible grâce à l'enquête nationale ESCAPAD 2005 d'étudier plus précisément les consommations entre les différents niveaux géographiques.

En 2005, les usages des produits psychoactifs des jeunes Parisiens se distinguaient peu de ceux de leurs homologues du reste de la région, à l'exception des niveaux d'usage régulier d'alcool et d'ivresses répétées qui s'avéraient plus élevés dans la capitale (resp. 12 % et 19 % vs 7 % et 15 %). En province, les niveaux déclarés étaient en revanche dans leur grande majorité systématiquement au dessus de ceux observés à Paris, les écarts étant particulièrement nets pour les ivresses alcooliques.

Ces résultats concernant les consommations d'alcool et les ivresses peuvent être rapprochés des déclarations de fréquentations des cafés et discothèques, qui fournissent des occasions de boire des boissons alcoolisées et éventuellement de parvenir à l'ivresse, dans un cadre autorisé voire ritualisé. En effet, en 2005 les Parisiens déclaraient se rendre plus souvent que les banlieusards dans les bars, mais pas plus que les provinciaux, ces derniers passant en revanche plus fréquemment du temps dans les discothèques que les adolescents de la région parisienne.

Le tabagisme quotidien concernait en 2005 plus d'un jeune provincial sur trois, mais moins d'un jeune Parisien sur quatre. Entre 2004 et 2005, ces niveaux de consommations à Paris sont restés relativement stables, malgré quelques fluctuations non significatives.

QUELQUES DONNÉES ÉPIDÉMIOLOGIQUES INFRA COMMUNALES

Au-delà de ces comparaisons riches d'informations, les données épidémiologiques parisiennes obtenues en 2004 ont permis de dresser un portrait des usages de drogues parmi les adolescents parisiens selon leur quartier de résidence. Une modélisation statistique avait alors montré que l'effet de la zone de résidence ne se résumait pas aux quelques descripteurs sociodémographiques présents dans l'enquête, mais qu'une logique géographique particulière se faisait jour. Nous en rappelons ci-dessous les principaux résultats, l'étude ethnographique 2008 ayant été réalisée afin d'en tester les conclusions [<http://www.ofdt.fr/ofdtdev/live/publi/rapports/rap05/epfxfb1c.html>].

Tableau 2 - Usages réguliers des principales substances psychoactives consommées à la fin de l'adolescence à Paris selon l'arrondissement de résidence en 2004 (%)

	Quarts				Ensemble
	nord-ouest (I ^{er} , II ^e , VIII ^e , IX ^e et XVII ^e)	nord-est (III ^e , IV ^e , X ^e , XI ^e , XVIII ^e , XIX ^e et XX ^e)	sud-est (V ^e , XII ^e et XIII ^e)	sud-ouest (VI ^e , VII ^e , XIV ^e , XV ^e et XVI ^e)	
Tabac quotidien	37**	24**	25	33*	28
Alcool régulier (≥ 10 fois /mois)	11	7***	11	15***	11
Ivresses régulières (≥ 10 fois /année)	5	4*	7	7	5
Cannabis (≥ 10 fois /mois)	8	10	12	12	11

*, **, *** : test du Chi-2 significatif respectivement au seuil 0.05, 0.01, 0.001 pour la comparaison de chaque unité de découpage avec le reste de Paris.

Source : ESCAPAD Paris 2004, OFDT

En 2004 à Paris intra-muros la consommation des produits psychoactifs les plus courants (tabac, alcool, cannabis) dessine très clairement une cartographie particulière : les jeunes du nord-est parisien apparaissent toujours moins consommateurs et le sud-ouest présentait toujours une plus grande proportion d'usagers, et ce quel que soit le produit ou le niveau d'usage. Globalement, l'ouest s'avérait plus consommateur de tabac que l'est parisien.

Tableau 3 - Usages d'autres produits psychoactifs

	Quarts				Paris
	nord-ouest (I ^{er} , II ^e , VIII ^e , IX ^e et XVII ^e)	nord-est (III ^e , IV ^e , X ^e , XI ^e , XVIII ^e , XIX ^e et XX ^e)	sud-est (V ^e , XII ^e et XIII ^e)	sud-ouest (VI ^e , VII ^e , XIV ^e , XV ^e et XVI ^e)	
Poppers	8	5**	5	11***	7
Cocaïne	1	2	2	4*	2
Héroïne	0	2*	0	0	1

*, **, *** : test du Chi-2 significatif respectivement au seuil 0.05, 0.01, 0.001 pour la comparaison de chaque unité de découpage avec le reste de Paris.

Source : ESCAPAD Paris 2004, OFDT

Par ailleurs, le nord-ouest ne se distinguait du reste de la capitale que par un niveau d'ivresses déclarées légèrement supérieur. Le poppers et la cocaïne semblaient également plus expérimentés par les jeunes résidant dans le sud-ouest parisien. La seule exception à cette règle concernait l'héroïne, produit qui apparaissait légèrement plus expérimenté dans le nord-est, tout en restant à un niveau extrêmement bas (2 % des jeunes de 17 ans). Pour les autres substances, aucune distinction n'est observée entre ces différentes zones.

L'étude de 2004 avait donc permis de distinguer nettement deux idéaux types parmi les jeunes parisiens : les jeunes des milieux favorisés vivant majoritairement dans le sud-ouest parisien, scolarisés en filière générale et déclarant souvent des polyexpérimentations de drogues avec des usages réguliers de cannabis et d'alcool ; les adolescents des milieux populaires ou issues de parents immigrés largement surreprésentés dans le nord-est parisien, le plus souvent scolarisés en filière professionnelle et dont les usages d'alcool ou de cannabis restaient limités voire très faibles mais déclarant en revanche des usages d'héroïne plus élevés ; enfin un troisième groupe aux contours moins clairs contenait les adolescents résidant dans des quartiers où la mixité sociale est plus importante et qui présentaient en moyenne des niveaux de consommations intermédiaires qu'ils s'agissent de produits psychoactifs licites ou illicites et dont les caractéristiques sociodémographiques étaient moins homogènes.

OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Les hypothèses formulées pour expliquer les disparités géographiques des usages de drogues à l'issue de l'analyse menée dans Paris intra muros relèvent des registres de la perception des produits et des opinions s'y rattachant, ainsi que des opportunités matérielles et financières ou des contextes pouvant en faciliter la consommation. Les raisons imaginées reposent sur l'hypothèse de contrastes importants entre les jeunes des milieux populaires et favorisés notamment pour ce qui relève du registre des opinions et de la culture et des conditions matérielles. Il a ainsi été proposé que :

1a) dans les arrondissements les plus populaires, une volonté de réduire la stigmatisation – dont les quartiers populaires font parfois l'objet car ils apparaissent comme des lieux propices aux usages de drogues et autres activités illicites – pourrait se traduire par deux types de comportements : d'une part une sous-déclaration volontaire dans les enquêtes ; de l'autre, un refus effectif et véritable des consommations de produits psychoactifs ;

1b) dans les arrondissements plus favorisés à l'inverse, les adolescents valoriseraient leurs expérimentations et consommations de drogues, notamment d'alcool et de cannabis ;

1c) dans les arrondissements populaires du nord-est parisien mais aussi dans le département limitrophe de la Seine-Saint-Denis, les données Insee disponibles montrent que la proportion de jeunes issus d'une immigration récente est plus importante ; la prégnance de motifs culturels proscrivant la consommation d'alcool, de tabac ou de cannabis est susceptible d'expliquer les niveaux d'usages plus faibles qui y sont enregistrés ;

2a) dans les arrondissements les plus populaires, la relative difficulté à disposer de lieux privés de consommation sûrs, à l'abri des regards adultes et des parents, pourrait entraîner mécaniquement une baisse du nombre des opportunités de consommation de produits psychoactifs licites et illicites ;

2b) l'occupation professionnelle des parents et leur plage de présence à l'intérieur du foyer, source de contrôle informel des enfants, pourrait expliquer une partie des clivages constatés dans les différences de produits psychoactifs consommés entre les quartiers bourgeois et populaires.

2c) les revenus disponibles plus importants des jeunes des milieux favorisés pourraient leur permettre de subvenir davantage à leurs besoins ou leurs envies en matière de produits psychoactifs licites et illicites.

Il s'agit donc de tester la validité de ces hypothèses en mobilisant des données qualitatives issues d'entretiens et analyser dans quelle mesure l'expérience de consommation ou de non consommation rapportée par les adolescents parisiens fait émerger des éléments de compréhension allant dans le sens des propositions issues de l'analyse quantitative.

PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE QUALITATIVE

MÉTHODE DE L'ENQUÊTE

L'enquête repose sur des entretiens individuels semi-directifs conduits en face à face qui décrivent la situation scolaire et le mode de vie des personnes, leurs rapports aux produits, leurs réseaux sociaux et la place qu'ils occupent dans les consommations de produits psychoactifs. Les entretiens ont été enregistrés afin d'en faciliter la transcription.

Dans quelques cas, les entretiens ont été conduits en groupe lorsque les circonstances l'exigeaient et que cela ne nuisait pas à la liberté de parole ni à la qualité des entretiens.

ÉCHANTILLONNAGE

Définition de la population cible

L'enquête 2004 avait confirmé l'existence d'un double gradient économique et monétaire est/ouest et nord/sud, le sud apparaissant plus favorisé que le nord, et l'ouest plus que l'est. Ainsi, la proportion de jeunes d'origine très favorisée (dont les deux parents sont cadres) était particulièrement élevée dans le quart sud-ouest de Paris où elle s'avérait une fois et demie plus élevée que dans le reste de la capitale et deux fois plus élevée que dans le nord-est où elle atteignait son minimum. *A contrario*, le fait d'avoir ses parents sans activité était une situation davantage présente dans le quart nord-est, l'écart avec le quart sud-ouest atteignant un rapport supérieur à 4.

La même chose valait pour les situations scolaires. La moitié ouest, et en particulier le quart sud-ouest, présentait un taux de scolarisation élevé et concentrait un taux de scolarisation en filières « classiques » plus important tandis que

dans l'est parisien au contraire, le taux d'inscription en filière professionnelle était nettement plus fréquent, de même que la part des élèves sortis du système scolaire.

En revanche, la situation familiale des jeunes Parisiens ne présentait pas pour sa part de contrastes marqués selon les arrondissements : les deux tiers des adolescents parisiens de 17 ans déclaraient que leurs deux parents vivaient ensemble, un quart environ que leurs parents étaient séparés ou divorcés. Enfin la très grande majorité vivait chez au moins l'un de leurs parents. Les proportions des rares jeunes déclarant vivre hors du foyer de leurs parents étaient également réparties de façon homogène.

En s'appuyant sur ces quelques caractéristiques des adolescents parisiens, il a été décidé de concentrer principalement les interviews dans les arrondissements de Paris présentant des contrastes forts tant en terme d'habitat que de population. L'objectif était de satisfaire dans la mesure du possible aux deux grands types mis en évidence lors de l'analyse de l'enquête quantitative. Ainsi en concentrant une grande moitié des recrutements dans les arrondissements du nord-est de la capitale et le XVI^e arrondissement de Paris qui couvre pour sa part une large partie du sud-ouest de la capitale, l'échantillon devait selon toute vraisemblance être constitué de deux groupes fortement contrastés par leurs déterminants socio-démographiques mais également leurs usages et leurs opinions.

Critères d'inclusion

Par ailleurs, pour des raisons de commodité évidentes et compte tenu du taux élevé d'adolescents encore scolarisés à 17 ans, l'échantillon contient essentiellement des adolescents scolarisés même si pour les arrondissements du nord-est l'échantillon s'est efforcé d'intégrer quelques jeunes déscolarisés.

Les critères d'inclusion ont donc combiné des exigences d'arrondissement de résidence et de milieu social. Ainsi, les jeunes interrogés, qui ont entre 16 et 20 ans, résident majoritairement dans le XVI^e arrondissement ou dans les arrondissements du nord-est parisien (notamment XIX^e, XX^e), quelques uns présentant les profils sociodémographiques recherchés habitent néanmoins dans des communes limitrophes comme Boulogne ou d'autres arrondissements. Enfin, tous les jeunes qui ont acceptés l'entretien étaient volontaires, ont été informés de la nature de la recherche et questionnés dans des lieux où l'anonymat et la confidentialité ne pouvaient être mis en péril.

Présentation de l'échantillon

Les contrastes apparaissent nettement entre les deux groupes d'adolescents qui se révèlent chacun relativement homogène [cf. Tableau en annexe]. Notons que dans les deux groupes, les garçons sont un peu plus âgés que les jeunes filles.

Les jeunes rencontrés dans les arrondissements du nord-est de la capitale appartiennent clairement à un milieu social modeste voire défavorisé : parmi leurs parents beaucoup sont des agents d'entretien, nourrices, bagagistes, ... ou encore sans activité professionnelle. À l'inverse les adolescents de l'arrondissement du XVI^e sont quasiment tous issus d'un milieu très favorisé : leurs pères sont PDG ou exercent une profession libérale, comme leurs mères. Par ailleurs, ils sont tous en lycée et se préparent à passer un baccalauréat général.

En outre, toutes les personnes interviewées sont de nationalité française à l'exception de quatre d'entre elles. En revanche, celles résidant dans le quart nord-est déclarent plus souvent parler une langue étrangère à la maison que les personnes interrogées dans le sud-ouest parisien. Parmi le petit tiers qui a décrit avec précision la composition du foyer, la majorité déclarait vivre avec leur famille, de type nucléaire.

L'échantillon final sous représente logiquement les adolescents déscolarisés. Cette situation exceptionnelle dans les milieux favorisés, se rencontre plus facilement parmi les adolescents des milieux plus modestes même si elle reste rare. Par ailleurs, ces situations isolées recoupent vraisemblablement des parcours que l'on retrouve en grand nombre dans des bandes occupant les espaces publics et semi-publics et qui ont déjà largement attiré l'attention des sociologues et psychologues². Les résultats de ces études se retrouvent d'ailleurs en partie dans les discours des adolescents que nous avons rencontrés, notamment lorsque ceux-ci parlaient de certains proches ou encore d'une expérience de la rue dans le passé.

Déroulement de l'enquête

Comme nous l'avons déjà signalé en introduction, les jeunes de milieu social favorisé ont accepté de se livrer facilement à l'entretien, certains se sentant même flattés d'être interviewés dans le cadre d'une recherche relevant d'un intérêt public.

À l'inverse, les lycéens des quartiers plus populaires se sont montrés hésitants, préférant souvent faire les entretiens à deux. Toutefois malgré un discours souvent lacunaire au départ, ils finissaient par se livrer davantage au fur à mesure de l'entretien certains y trouvant l'occasion de parler ouvertement de sujets difficiles à aborder dans leur entourage habituel.

Le recrutement s'est fait à proximité ou à la sortie des établissements scolaires, dans les espaces publics ou dans des cafés. Les personnes ont été

2. Cf. par exemple Thomas Sauvadet, *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, A. Colin, Paris, 2006 ; François Dubet, *La galère : Jeunes en survie*, Fayard, Paris, 1987 ; Joëlle Bordet, *Les « jeunes de la cité »*, Puf, Paris, 1998 et en ce qui concerne ces réseaux de jeunes et leurs usages de la drogue Dominique Duprez, Michel Kokoreff, *Les mondes de la drogue*, Odile Jacob, Paris, 2000.

contactées directement par les chercheurs. Toutefois, au vu des difficultés dans le nord-est parisien, il a fallu recourir à des intermédiaires (travailleur social d'une association en liaison avec une mission locale d'insertion pour joindre des jeunes déscolarisés et responsable d'un lycée professionnel), pour accroître la diversité de l'échantillon et faciliter la collecte.

L'enquête s'est déroulée entre les mois de mars et juin et les mois de novembre et décembre 2008. Au total, 51 entretiens d'une heure environ ont été réalisés auprès de 80 adolescents : 50 adolescents sont issus des arrondissements du nord-est de la capitale et 30 du XVI^e ou exceptionnellement des communes limitrophes. Dans la moitié des cas, les adolescents ont préféré faire l'entretien à deux. Cela n'a pas nui à la qualité des entretiens, au contraire une dynamique d'interpellation s'est parfois instaurée entre les deux adolescents laissant apparaître alors des positions ou opinions contrastées.

Si rencontrer des élèves aux alentours des établissements scolaires dans le XVI^e arrondissement a été relativement aisé, cela s'est révélé nettement plus difficile dans les arrondissements du nord-est de la capitale. Les jeunes refusaient systématiquement les interviews lorsqu'ils étaient rencontrés dans les cafés ou à la sortie du lycée. Face à ces difficultés, il a été convenu de s'appuyer sur un établissement d'enseignement professionnel et de réaliser les contacts au sein de l'établissement. Le recrutement d'adolescents déscolarisés, qui est une situation minoritaire à 17 ans, a été plus ardu encore. Une première tentative via l'aide d'une association d'insertion a montré très vite des limites. En effet, il a été difficile pour les chercheurs d'apparaître vraiment indépendants de la structure via laquelle ils avaient eu les contacts, les jeunes se révélant extrêmement suspicieux. Au final, parmi les adolescents du nord-est quatre sont issus d'un recrutement hors institution, c'est-à-dire ont été recrutés par des chaînes de connaissances des chercheurs. Pour les autres, les recrutements ont été réalisés d'une part auprès d'un groupe de jeunes en stage d'insertion professionnelle et, d'autre part, au sein d'un lycée professionnel du XX^e arrondissement de Paris qui a accepté d'ouvrir ses portes sous réserve d'anonymat des élèves et de l'établissement. Concernant les adolescents rencontrés dans le XVI^e arrondissement, il s'agit d'entretiens qui ont eu lieu dans un café à la croisée de plusieurs lycées différents publics et privés. Le lycée privé fait suite à une école primaire et un collège également privés, et de ce fait accueille surtout des enfants du quartier qui se connaissent souvent depuis longtemps.

Lors du premier contact avec les adolescents l'éligibilité n'était pas forcément renseignée dans les premières minutes de l'entretien. Si dans le déroulement de la conversation il apparaissait qu'un des critères n'était pas respecté, il n'était bien évidemment pas envisageable d'arrêter l'interview. Ainsi, sept jeunes qui étaient en stage d'insertion professionnelle à Paris, ont déclaré lors

de l'interview habiter la banlieue. Bien qu'ils ne répondent pas aux critères de recrutement stricto sensu (ces personnes ont été rencontrées avec l'aide d'une association d'insertion du XVII^e arrondissement), ils ont apporté des éléments de compréhension non négligeables relativement aux modes de vie des jeunes appartenant à des milieux sociaux modestes ou défavorisés. Il a donc été décidé de conserver leurs réponses pour l'analyse. De même neuf des jeunes interviewés dans le XVI^e arrondissement ont déclaré habiter en dehors de Paris (Boulogne ou Saint Cloud). Toutefois, là encore scolarisés dans le XVI^e, ils se sont avérés à la fois par leur réseau de pairs et leur espace de sortie comparables à leurs homologues et de ce fait ont été conservés dans l'échantillon.

LES JEUNES PARISIENS

PARLER ET PARLER DES DROGUES...

Assez loquaces dans le XVI^e, les jeunes l'étaient beaucoup moins lorsqu'ils étaient issus des milieux populaires. Si les jeunes du XVI^e n'ont pas manifesté de méfiance particulière vis-à-vis de l'entretien, certains ayant même le sentiment de participer à l'intérêt général en répondant aux questions, il en a été tout autrement dans les milieux plus populaires où les jeunes se sont révélés méfiants vis-à-vis des enquêteurs notamment certains jeunes en stage d'insertion. Le cadre dans lequel ils avaient été contactés et rencontrés ne permettait vraisemblablement pas d'aborder sereinement des comportements et des activités illégales qui s'étaient souvent déroulés dans un passé proche et que le stage avait justement pour objectif de dépasser. Mis à part ces quelques cas particuliers, ces adolescents se sont montrés finalement plutôt coopératifs une fois la situation d'entretien suffisamment établie.

Il transparaît assez clairement que dans les milieux favorisés, il convient de s'amuser le week-end en s'enivrant et en consommant éventuellement des produits psychoactifs illicites. La consommation de drogues s'apparente alors à une expérience parmi d'autres qu'il n'y a aucune raison de cacher et dont on peut (voire il faut) se vanter. D'autre part, même lorsqu'ils n'étaient pas expérimentateurs, les adolescents ont révélé une bonne connaissance des produits psychoactifs et de leurs effets : tous les adolescents interviewés dans le 16^{ème} ont donc décrit avec facilité leurs expériences. Ceux qui n'avaient pas encore eu l'occasion d'expérimenter certains produits ne cachaient pas leur souhait de pouvoir essayer un jour.

Les entretiens avec les jeunes de milieux populaires montrent qu'effectivement ils sont nettement moins nombreux que les jeunes des milieux sociaux aisés à avoir expérimenté des drogues illicites ou des boissons alcoolisées. Bien que connaissant également les produits ils en dévoilent moins spontanément

leur connaissance et nettement plus difficilement leurs expérimentations ou usages. S'il reste difficile de déceler dans leur discours les éventuelles omissions volontaires, on peut parfois au cours des entretiens (en particulier lorsqu'ils sont longs) voir apparaître des indices d'incohérence : le tabagisme déclaré en début d'entretien se comprenant, parfois de manière involontaire, au cours de la conversation en consommation de cannabis. Toutefois, le plus souvent les adolescents finissaient par se découvrir au fur et à mesure de l'entretien. Il n'en demeure pas moins que l'évocation de leurs consommations n'a jamais fait l'objet d'un discours valorisant.

S'il apparaît indéniable que les adolescents adoptent selon leur milieu social des postures différenciées face à l'enquêteur en s'efforçant de produire un discours socialement désirable (de Singly, 1983) la grande majorité des adolescents quel que soit leur milieu ont apprécié de pouvoir parler d'eux et de ce qui les concerne même s'il a été plus difficile de provoquer une situation d'entretien parmi les jeunes des milieux les plus modestes. Au final, l'entretien a réellement représenté pour certains une excellente occasion de parler différemment de soi, ce qu'une jeune fille a exprimé explicitement en nous disant : *« J'aimerais bien que mes parents me fassent confiance comme vous [le faites] »*.

En revanche, il est probable que la difficulté à établir dans un premier temps une relation de confiance avec la plupart des enquêtés résidant dans les quartiers nord-est traduit clairement la méfiance qu'ils ont en général vis-à-vis des dispositifs d'enquêtes. Il est possible qu'ils y voient une forme renouvelée du contrôle social dont ils sont si souvent l'objet. Si les entretiens permettent au final de créer un espace d'échanges sincères, il n'est pas certain que ce soit toujours le cas avec un questionnaire auto-administré. Ce problème n'est pas propre aux drogues, mais relève plutôt d'un contexte général : la parole apparaît moins aisée dans les milieux populaires que dans les milieux favorisés, dont les représentants se révèlent plus confiants et loquaces.

LES REPRÉSENTATIONS AUTOUR DES DROGUES

Les différences de niveaux d'usages observées entre les divers quartiers de Paris pourraient relever du registre des opinions et de la culture. Conscients de l'image associée aux quartiers populaires, les adolescents y résidant chercheraient à travers leurs déclarations à « casser » la stigmatisation dont ils font l'objet. Ainsi, ils seraient tentés de ne pas déclarer leurs usages de produits psychoactifs lors des enquêtes. Mais il est également fort probable que cette représentation attachée à leur quartier entraîne un refus effectif et véritable des consommations de produits psychoactifs perçues comme particulièrement nocives et dangereuses, car elles sont associées à de la délinquance, un échec scolaire, voire une déchéance physique... Toutefois, le niveau élevé d'expérimentation d'héroïne déclaré par les adolescents des arrondissements du nord-

est Parisien semble contredire ces deux hypothèses au moins pour ce produit. À l'inverse, une des propositions formulées pour expliquer les niveaux d'usage élevés parmi les jeunes des quartiers « bourgeois » envisageait une possible sur-déclaration des expérimentations et des consommations de drogues, notamment d'alcool, de cannabis et de poppers, afin de construire un discours valorisant les usages de drogues susceptible de détourner l'image d'une jeunesse lisse et sage souvent associée aux adolescents des « beaux quartiers ». Toutefois, là encore, il semblerait qu'ils modifient leurs stratégies en fonction des produits, puisque concernant l'héroïne, qui symbolise encore très fortement à leurs yeux la déchéance, leur niveau d'expérimentation déclaré est quasi nul. Ces postures adoptées lors des enquêtes par questionnaire auto-administré afin de reconstruire les représentations collectives qu'ils imaginent (souvent à juste titre) associées à leur arrondissement ou à leur groupe se sont exprimées également lors des entretiens avec les chercheurs.

Si les représentations et attitudes des jeunes relativement aux drogues licites et illicites, leurs dangers et leurs usages sont susceptibles d'influencer leurs expérimentations et en partie leurs entrées dans des usages plus fréquents, il faut préciser que ces représentations sont elles-mêmes influencées par le niveau d'usage dans le milieu social considéré, la parentèle, les réseaux amicaux ainsi que par un certain nombre de déterminants culturels et moraux au premier chef desquels la religion, qui peut être un puissant facteur d'interdit. Tous ces points seront donc abordés par la suite.

Tabac, alcool et cannabis

Parmi les adolescents rencontrés, il se dégage le plus souvent une représentation des produits nuancée et partagée : les vraies drogues (« dures »), sont toutes les drogues illégales – excepté le cannabis – alors que l'alcool et le tabac sont considérés, par opposition, comme des drogues « douces ». Toutefois, concernant cette dernière catégorie, si tous s'accordent pour le tabac ce n'est pas le cas pour l'alcool dont les perceptions apparaissent plus contrastées.

« Non, tout le monde fume ! Ça c'est normal ! Après je ne sais pas, ça dépend. »
(Garçon, 20 ans, XIX^e)

« Ben, la marijuana n'est pas dangereuse parce que je viens des Pays Bas et là-bas c'est légalisé. Et les autres, « hard-drugs », c'est genre cocaïne, ecstasy, ça c'est dangereux. » (Fille, 19 ans, Argenteuil)

« Moi j'sais pas. Je ne touche à aucune drogue, de toute façon. Mais j'sais que le crack, l'héroïne, cocaïne, et tout ça c'est pas bon ! Ça tue direct ! Après, en dessous, il y a la beuh et le shit et tout. » (Ado, 18 ans, Drancy)

Certains adolescents excluaient les cigarettes du champ des drogues puisque leur consommation n'altère pas l'état de conscience de la personne : « *La cigarette, normal ! Genre Marlboro et tout, non, ce n'est pas de la drogue !* » (Fille, 17 ans, XI^e) ou encore, « *Non, la cigarette, c'est du tabac !* » (Fille, 18 ans, XVII^e). D'autres, plus rares, excluaient l'alcool. « *Non, pour moi l'alcool c'est l'alcool, la drogue c'est de la drogue !* » (Fille, 18 ans, XVI^e).

Dans un premier temps, dans les discours ressort le statut légal ou non des produits. Cette hiérarchie recoupe, comme signalé précédemment, la notion de drogues « dures » ou « douces », le cannabis faisant toutefois figure d'exception car bien qu'illégal il est néanmoins classé dans la catégorie des drogues « douces ».

« Pour nous, c'est-à-dire pour les jeunes de notre âge, les drogues ça va plutôt être tout ce qui est drogue dure, comme la cocaïne, l'ecstasy ou le lsd, parce que le shit et la beuh c'est devenu tellement courant que c'est pratiquement plus considéré comme une drogue. » (Garçon, 18 ans, XVI^e)

Intervieweuse : *Qu'est-ce que vous pensez des différentes drogues ?*

« C'est quelque chose qui grandit : plus on consomme, plus on en a besoin. À partir de ça, on peut définir l'alcool et le tabac comme des drogues. Ensuite je fais une distinction avec la beuh, ensuite il y a les drogues dures, la cocaïne c'est une drogue dure, l'héroïne ; je ne connais pas beaucoup d'autres drogues. Il y a plusieurs sortes de drogues : il y a celles qui sont légales, l'alcool et la cigarette, et celles qui sont illégales douces et les illégales dures. Donc, ça, ce sont mes notions sur la drogue. » (Fille, 16 ans, Boulogne)

Dans le XVI^e, à quelques exceptions près, tout le monde déclare fumer des cigarettes, boire de l'alcool et parfois fumer des joints le week-end. En milieu populaire les usages apparaissent moins systématiques même si la consommation de tabac se révèle plus importante (Cf. tableau annexe). Ainsi, parmi les premiers la grande majorité (plus de 80 %) se déclare fumeur quotidien et expérimentateurs de cannabis et quasiment tous disent boire de l'alcool régulièrement. Les usagers répétés de cannabis sont un peu moins nombreux (environ 2/3 des répondants). Les déclarations d'usages chez les adolescents des milieux modestes sont nettement moins communes : un sur trois environ se déclare fumeur quotidien ou expérimentateur de cannabis et si une petite moitié a déjà bu de l'alcool, moins d'un sur cinq en déclarent des usages plus réguliers.

Si tous les adolescents rencontrés semblent convaincus de l'innocuité du shit à partir du moment où sa consommation reste raisonnable (cette mesure variant d'un individu à l'autre), les avis diffèrent en revanche d'un milieu social à l'autre en ce qui concerne l'alcool.

Pour les jeunes des milieux favorisés, l'alcool n'est pas une drogue. Plus souvent expérimentateurs de produits psychoactifs illicites comme l'ecstasy

ou la cocaïne qu'ils considèrent clairement comme de la drogue contrairement à l'alcool. Les boissons alcoolisées sont des produits banalisés qui restent toutefois le plus souvent associés à la fête.

« Oui, oui, ça m'arrive [de faire des fêtes chez moi]. La pire que j'ai faite chez moi, c'était il y a 3 ans, on a cassé 3 lampes, une vitre qui a été cassée ... Mais bon, on a bien rigolé quand même ! En fait, je n'étais pas bien conscient parce que bien sûr, les soirées que je fais chez moi, il faut que je finisse complètement ivre. C'est mon but finir complètement saoulé et voilà. C'est vrai que sur le moment on est content, on casse tout et quand on se réveille le lendemain matin, il y a quand même la maman qui rentre ! » (Garçon, 18 ans, XVI^e)

« Très souvent [mes parents] me demandent si je refume [du cannabis] parce que... Mais maintenant je fume une fois par semaine, enfin une ou deux fois par semaine grand maximum quoi. Parce que je ne peux pas, enfin je trouve que l'alcool ça rend beaucoup plus joyeux, être dans une soirée comme ça allongée sur le canapé vraiment... C'est vrai, je m'endors très facilement avec. C'est pour ça j'ai décidé que l'alcool c'est très bien aussi, on peut être très bien aussi, mais être très joyeux et vraiment s'amuser. Donc je me dis le pétard c'est vraiment en soirée posée à la rigueur mais sinon après heu, c'est l'alcool. » (Garçon, 17 ans, XVI^e)

On boit donc très clairement pour se saouler même si certains déclarent qu'il s'agit simplement d'être « joyeux ».

« Ah non, je n'aime pas du tout ça ! Enfin moi quand je bois c'est juste pour être joyeuse enfin, ce n'est pas du tout pour finir dans les toilettes, sur la cuvette ! Vraiment pas. Mes amis, c'est pareil. On boit vraiment pour s'amuser et c'est très modéré, quoi ! » (Fille, 16 ans, XVI^e)

Par ailleurs, les boissons alcoolisées ont une double légitimité : elles sont légales et elles sont parfois consommées avec les parents ce qui en légitime d'autant plus l'usage.

« Tous les jours je prends un verre de vin. C'est vraiment le seul truc « mal » que je fais. C'est à peu près 1 verre de vin par jour ».

Intervieweuse : *Avec vos parents ?*

Ado : *Non. Avec mes parents ça m'arrive, quand ils boivent du vin j'en prends ou quand on va au restaurant ensemble, c'est tout. À part ça c'est toujours à midi avec mes amis.*

Intervieweuse : *Ah oui, du vin à midi ! Et à la maison, quand vos parents boivent du vin, ils vous en donnent à chaque fois ?*

Ado : *Ils me laissent un fond de bouteille. Ma mère pas trop parce qu'elle dit : « elle est trop petite ! »*

Intervieweuse : *Et à quel âge avez-vous commencé d'en boire ?*

Ado : *Ce n'était pas avec mes parents. Enfin si, ils m'ont fait goûter du vin, comme tout le monde, déjà quand j'étais toute petite j'arrivais à distinguer le cidre du champagne. Et après, c'est surtout avec mes amis que j'ai commencé à boire plus. Puisque ma meilleure amie prenait du vin à table alors moi je trouvais ça bien bon aussi. Bref, j'ai commencé à le faire et je le fais plus qu'elle maintenant. C'est juste entre amis qu'on aime bien boire un verre de vin à table.* (Fille, 16 ans, XVI^e)

Dans les arrondissements plus populaires du quart nord-est, la perception de l'alcool est plus contrastée. Si la plupart des adolescents rencontrés déclarent en avoir déjà consommé, ils semblent toutefois en avoir un usage nettement moins fréquent. Pour une partie d'entre eux l'alcool est perçu comme un produit « dangereux ». En outre, si l'adolescent est issu d'un milieu culturel proscrivant l'alcool, les boissons alcoolisées prennent en quelque sorte le statut de produit illicite.

Ado1 (fille) : *Oui j'ai bu la première fois ? À 16 ans.*

Intervieweuse : *Avec vos parents aussi ?*

Ado1 (fille) : *Non. Sachant que je suis algérienne, c'est pas admis, on va dire.*

Intervieweuse : *Et vos parents ne boivent pas du tout ?*

Ado1 (fille) : *Non.*

Ado2 (fille) : *Nous c'est pareil. On peut boire entre nous, en famille, mais on ne doit pas le dire dehors ! Aux autres familles, il ne faut pas dire qu'on a bu. Ou dans des fêtes comme des mariages, on ne peut pas boire. Parce qu'ils sont là, les autres sont là, alors mes parents ne boivent pas.*

Intervieweuse : *Dans votre culture, c'est interdit ou pas ?*

Ado2 (fille) : *Oui, c'est interdit. On n'a même pas le droit de sortir avec un mec !* [Rires] (Filles, 18 ans, XII^e et 17 ans, XIX^e)

D'autre part, l'alcool est souvent perçu comme un produit qui fait perdre le contrôle de soi et une telle situation n'est pas envisageable.

« Ah oui, l'alcool, je pense que c'est le plus. Parce qu'il y en a qui font des accidents, il y en a qui tapent leur femme, ils font n'importe quoi ! C'est ça le pire, l'alcool ! » et de préciser ensuite « J'ai déjà testé : ça brûle la gorge ! ».

Sur ce, son amie, inexpérimentée en la matière, l'interroge : *« T'es pas devenue dingue ? »* (Fille, 17 ans, XX^e & fille 17 ans XII^e)

« Il y a plus de choses qui arrivent avec l'alcool qu'avec le shit et tout ça ! »
(Fille, 16 ans, XVIII^e)

Cette perception de l'alcool n'est évidemment pas partagée par tous à l'image de cette jeune fille dont la mère est russe et qui à la question « *Et l'alcool, ce n'est pas une drogue ?* » répondait par la négative, alors que son amie ne semblait pas tout à fait partager son avis

Ado2 (fille) : *ça dépend si on en boit beaucoup ou pas ! Si tu consommes beaucoup ...*

Ado1 (fille) : *Mais c'est pas grave, t'es bourré ! Mais tu n'es pas drogué !*

Ado2 (fille) : *Oui, mais tu ne sais pas ce que tu fais, si tu es vraiment bourré, bourré, bourré, tu ne sais pas ce que tu fais.*

Ado1 (fille) : *Oui, mais ce n'est pas grave ! Pour moi, l'alcool n'est pas de la drogue ! Ça n'a rien à voir.* (Fille, 17 ans, XI^e et fille, 16 ans XX^e)

La même jeune fille de préciser lorsqu'on lui demande « Et vous avez déjà vu des gens qui font des concours pour voir qui boit le plus ? » :

Ado1 (fille) : *Oui. C'est marrant ça ! Oui, des gens, ils le font. [Elle rit...] Non, ce n'est pas vraiment marrant mais moi, ça me fait rire ! [...] Chacun boit à son tour. Le plus souvent ils sont debout. En général c'est un duo, à deux. Et celui qui n'en peut plus arrête. Toutefois, ce n'est pas toutes les soirées non plus, ça dépend chez qui on va et qui il y a !*

Si la plupart des adolescents rencontrés ont donc déjà consommé des boissons alcoolisées, les perceptions diffèrent selon les zones géographiques. Considéré comme un produit banal, l'alcool est consommé couramment entre pairs et dans les soirées parmi les jeunes issus des milieux favorisés résidant dans le quart sud-ouest de la capitale. En comparaison, la consommation d'alcool parmi les adolescents du quart nord-est apparaît particulièrement problématique : une consommation peu fréquente et rarement excessive, elle n'est pas unanimement partagé ni par les pairs ni par les membres de la famille. Elle se restreint bien souvent à des cercles d'usagers extrêmement réduits et reste souvent cachée.

Les autres drogues

Les représentations associées aux différents produits illicites varient là encore d'un groupe à l'autre, mais certains produits ou certains usages, comme celui d'héroïne notamment, semblent susciter des réactions unanimement partagées.

Les jeunes de milieux populaires n'ont pas évoqué leurs expérimentations de drogues illicites à l'exception du cannabis. Si les niveaux d'usages observés grâce aux enquêtes quantitatives sont particulièrement faibles de l'ordre de 1

ou 2 % ils ne sont pas pour autant nuls. Il est donc vraisemblable que parmi les jeunes rencontrés certain n'aient pas considéré possible de dévoiler leurs éventuels consommations. *A contrario*, les adolescents résidant dans le quart sud-ouest de la capitale ont évoqué spontanément tous leurs usages. Il semblerait également que les motivations de l'usage au moins pour le cannabis (les autres usages n'ayant pas été révélés par une partie des adolescents) se distinguent selon les milieux sociaux.

Intervieweuse : *Mais quand vous êtes avec des amis, vous pouvez fumer du cannabis ?*

Ado : *C'est [seulement] quand je suis en déception que j'en prends pour oublier.*

Intervieweuse : *« Et qu'est-ce que vous faites à ce moment-là ? »*

Ado : *Je vais voir une amie et je lui en demande. Je sais les copines qui en ont, et je sais les copines qui n'en ont pas. Mais je ne le fais pas tout le temps parce qu'après elles me demandent pourquoi ! Et je ne veux pas leur dire ! [...] Des fois je ne veux pas leur dire. Et j'arrête [sous-entendu : je ne prends rien]. (Fille, 16 ans, XVIII^e)*

Dans le quart sud-ouest comme pour l'alcool, l'usage de drogues illicites s'inscrit dans un contexte de fête, l'objectif étant explicitement de « s'amuser plus » et plus longtemps.

« Les drogues, ben c'est considéré comme un moyen de s'amuser : ecstasy, cocaïne quand tu vas en boîte, ou sinon comme un moyen d'être ailleurs comme la beuh ou le shit. » (Garçon, 21 ans, Meudon, ancien élève du XVI^e)

En général, les produits ne sont pas considérés dangereux en soi mais comme réclament une certaine gestion pour éviter la dépendance.

« Le problème, c'est pas tellement sur l'effet immédiat – sauf si vraiment vous en prenez trop ou qu'il y a un vrai problème d'overdose ou je ne sais quoi – mais je pense que c'est vraiment lié à la durée, sur comment vous prenez les choses et sur comment vous voyez les choses. Je pense que c'est vraiment dans le temps que ça joue et que la dépendance joue. » (Garçon, 20 ans, XVI^e)

Il en va différemment de l'héroïne, perçue comme dangereuse et associée à la déchéance.

« Pour moi l'héroïne c'est vraiment la ligne qui ... quand on a franchi cette ligne et qu'on commence l'héroïne, c'est vraiment là que ça devient dangereux parce que j'ai l'impression qu'on ... Parce que vous savez, la cocaïne et l'ecstasy, on en trouve en boîte de nuit. C'est vendu en boîte de nuit, on en consomme de plus en plus, c'est connu, mais il doit toujours y avoir, malgré tout, une attitude « festive », entre guillemets, qu'assure ce produit-là tandis que l'héroïne, pour nous en tout cas, ça n'a vraiment rien de festif. Nous, on

voit le shoot vraiment comme quelque chose qui va vous arrêter, qui va vous empêcher à faire quoi que ce soit, donc qui est le contraire de la fête, quelque part. Alors que d'autres produits qui peut-être – vous le savez mieux que moi – sont peut-être aussi dangereux, voire même pire, pour nous ils vont être moins graves parce qu'ils ne nous mettent pas dans un esprit toxicomane. Surtout qu'on est un peu dans une génération bercée par les films comme « Requiem for a dream », ce genre de films [...], qui montre vraiment la vie des toxicomanes à l'héroïne. Donc nous par rapport à ça, on a vraiment une vision négative. On voit le toxicomane avec la capuche, qui se gratte tout le temps, qui vit dehors avec des chiens etc. » (Garçon, 20 ans, XVI^e)

Dans le XVI^e, les jeunes qui déclarent prendre des drogues illicites régulièrement sont rares ou légèrement plus âgés. Les expériences évoquées concernent principalement des expérimentations. Par contre, parmi les non expérimentateurs, nombreux sont ceux qui disent volontiers vouloir essayer un jour (héroïne exceptée). Voici le discours d'une lycéenne de 16 ans qui n'avait encore jamais pris de drogues illicites, [en sachant que juste avant son ami assis à côté d'elle venait d'évoquer ses expériences de drogues illicites] :

« J'aimerais bien essayer l'ecsta ou la cocaïne, mais je ne sais pas ce que ça fait après, parce que j'ai une amie, elle a pris un ecsta à midi et on avait cours l'après-midi et on l'a vu et, au début je pensais qu'elle avait fumé, mais comme ça fait des grands yeux, elle avait de très grands yeux ouverts comme ça, et elle était vraiment bizarre quoi. Et après elle en avait repris un week-end et elle a mis trois jours à redescendre. Elle n'en pouvait plus quoi, elle n'était vraiment pas bien ! C'est pour ça je me dis, je n'ai pas envie d'être dans le même état, ça me fait peur. J'aimerais bien essayer l'ecstasy ou de la coke, comme je sais que si on prend qu'une seule fois ben, voilà quoi. J'aimerais bien essayer mais après il y'a les autres, les amis, bla bla bla quoi. J'aimerais bien essayer mais pour l'instant ça me va très bien comme ça quoi. » (Fille, 16 ans, XV^e)

Ils en parlent amplement entre eux et se renseignent mutuellement. Parfois l'expérimentation est longuement méditée et préparée.

« Moi, il m'est arrivé de goûter des drogues, ouais. À la fin de l'année dernière, donc j'avais 16 ans, j'avais essayé avec deux amis l'ecstasy. Et heu là y'a pas très longtemps j'ai aussi essayé la cocaïne. Pour l'ecsta c'était dans une soirée, on était entre potes et on s'est dit : on veut passer une belle soirée ben allons-y quoi, on n'a qu'à essayer. C'était une soirée chez quelqu'un, y'avait de la musique, à boire... C'était prévu, on s'était dit heu. Mais j'ai pas – non, pas beaucoup. On m'en avait dit qu'on était en l'air quoi, vraiment sous la drogue, c'était exceptionnel mais que la descente était très dure. Alors moi quand je l'ai pris, il fallait vraiment que je bouge quoi, c'était une soirée et je suis sorti dehors, j'ai marché j'ai marché, il fallait vraiment que je bouge. Et autrement j'étais avec deux amis, on était trois en tout, on était deux à en avoir pris et un qu'était là pour surveiller un petit peu, et quand on a commencé à descendre

y'a celui qu'en avait pas pris qu'a commencé à parler tout ça et ça s'est super bien passé. Mais je n'ai jamais réessayé, c'était une fois comme ça, pas plus quoi. » (Garçon, 17 ans, XVI^e)

Si beaucoup des expérimentateurs de cannabis se déclarent prêt à essayer d'autres produits, certains en revanche apparaissent très clairs sur les limites qu'ils se fixent.

« En fait, mes limites c'est ça. Sur la drogue douce je me dis à la limite en soirée, ça peut être sympa, mais les drogues dures absolument pas. Vraiment ça me ... la drogue douce a un effet qu'on peut quand même stopper, c'est-à-dire, on n'est pas complètement ailleurs. Si les parents arrivent, on peut s'arrêter. Alors que les drogues dures ça a un effet déjà beaucoup plus long, beaucoup plus nocif et en plus ça va beaucoup plus loin. (...) L'idée c'est de s'amuser tout en pouvant se contrôler. C'est comme boire en soirée. » (Fille, 16 ans, Boulogne)

Parmi les adolescents rencontrés dans un café du XVI^e, beaucoup disent avoir vu circuler des drogues illicites dans les soirées, au lycée ou chez des amis. Cette apparente forte disponibilité des produits comme l'ecstasy ou la cocaïne notamment dans les « squats³ » que déclarent fréquenter ces jeunes contribue vraisemblablement à augmenter la probabilité d'en consommer. Cela constitue une remarquable opportunité de braver les interdits et de s'affranchir sans grand risque des tabous et des règles imposés par les parents et la société. D'autre part, ils n'ignorent pas l'image associée à la cocaïne. Certains, peut être par provocation, considèrent que les dealers (à leurs yeux « banlieusards ») vont là où il y a du « fric », autrement dit, que l'offre importante dans les « beaux quartiers » expliquerait en partie l'expérimentation observée.

« Là dans le XVI^e, c'est un peu la drogue des riches, enfin la cocaïne. Il y a pas mal de cocaïne qui tourne, même au lycée [privé], parmi ceux qui sont en seconde.... » (Garçon, 17 ans, XVI^e)

Lorsque les adolescents rencontrés dans les arrondissements du nord-est parisien évoquent les drogues illicites autres que le cannabis, le contraste est saisissant. Ils n'abordent d'ailleurs jamais directement leurs éventuels usages mais évoquent plus volontiers ceux d'amis ou de connaissance de quartier. Remarquons que ces évocations se révèlent rarement flatteuses.

Intervieweuse : *Et il y a aussi des gens qui vendent de la drogue dure dans le quartier ?*

Ado : *Oui. Dans mon quartier je connais plein de jeunes. Pfff ! Je ne suis pas une balance.*

3. C'est-à-dire, ici, rassemblement dans le logement d'un ami dont les parents sont absents.

Intervieweuse : *oui, oui, bien sûr. Mais du coup les gens qui fument du shit là-dedans, ou rien, et ceux qui sont dans la drogue dure, est-ce qu'ils se rencontrent, est-ce qu'ils se fréquentent, c'est des copains aussi ?*

Ado : *C'est des copains.*

Intervieweuse : *Et quand quelqu'un prend lui-même des drogues dures, genre l'héroïne, des trucs comme ça.*

Ado : *L'héroïne dans mon quartier, oh là là ! Dans mon quartier ça prend de la drogue dure !*

Intervieweuse : *Le crack, le poppers....*

Ado : *Tout ! J'ai déjà vu, mais moi je n'y touche pas ! (Garçon, 17 ans Pont de Sèvres)*

Ado : *Mon point de vue, pour tout ce qui est cocaïne, la drogue dure, moi déjà dans mon quartier, ils vendent. Ils vendent ça. Donc on connaît. Ceux qui vendent, ils nous disent que, je ne sais pas, ils nous parlent, ils nous avertissent, ils nous préviennent. Il y a des problèmes, il y a des magouilles. Des fois ils peuvent mettre du doliprane et dans le shit ils peuvent mettre des feuilles de figes séchées, des trucs comme ça. (...) En fait, je connais un peu leur monde et tout ça et donc ça ne m'intéresse pas trop !*

Intervieweuse : *Et ceux qui vous avertissent consomment eux-mêmes ?*

Ado : *Non. Ils ne veulent que de l'argent. Les gars du quartier, ils veulent de l'argent. Ils fument, quoi, ils fument du cannabis, des cigarettes. C'est tout. (Garçon, 17 ans, XX^e)*

Certains se déclarent éloignés de cette problématique des consommations de drogues.

Ado : *Des gens qui prennent des drogues dures ? Je n'ai jamais vu !*

Intervieweuse : *Mais les gens est-ce qu'on dit, par exemple, que c'est des toxicos...*

Ado : *Non je ne sais pas. Des gens de mon âge... si c'est des grands qui vendent ça mais moi je n'ai jamais vu qui, comment,... Mettre le nez là-dedans, c'est trop dangereux, c'est ça le truc !*

Intervieweuse : *D'accord, tu te doutes un peu que ça se passe, mais...*

Ado : *Je m'en fous ! Moi j'ai mes trucs à faire, ce n'est pas mon problème. (Garçon, 17 ans, Pont de Sèvres)*

Parmi les adolescents résidant dans les arrondissements du nord-est de la capitale, l'image du dealer est omniprésente dans les représentations qu'ils ont

des usages. La plupart des exemples évoqués concernent des dealers, même si ces activités ne se déroulent pas dans leur propre quartier. « *Ils vont dans des quartiers où il y a de l'argent ...* ». D'autre part, à les entendre les dealers ne consommeraient pas eux-mêmes de drogues illicites, à l'exception du cannabis. Ils dissuaderaient même les jeunes de leur quartier d'en consommer

De manière générale dans les discours les usagers de drogues sont disqualifiés. Même parmi les consommateurs réguliers de cannabis les adolescents dans les arrondissements plus populaires développent un regard méprisant sur les usagers d'autres drogues illicites. Voici comment une jeune fille qui a beaucoup fumé de cannabis dépeint les jeunes de son quartier identifiés comme des « drogués » :

Intervieweuse : ... *et ceux qui passent aux drogues dures...*

Ado : *Ils sont exclus, en général !*

Intervieweuse : *Et ils ne le disent pas en général ?*

Ado : *Non, parce qu'ils savent que c'est mal. Soit ils s'effacent par eux-mêmes, soit ils se font virer par les autres (...). Je vous dis que c'est quelque chose qu'on n'aime pas trop ! Les fumeurs de cannabis ont beau être considérés comme des drogués, ils ne se sentent pas comme des drogués à côté des gens qui prennent du speed ou de la coke, du LSD, ou tout ce qui est synthétique, quoi.*

Intervieweuse : *L'héroïne aussi...*

Ado : *Ah non, ça c'est ... pour moi oui, pour les gens que je fréquente dans la tête c'est clair : on ne touche pas à ça !*

Intervieweuse : *Et est-ce qu'il est arrivé que quelqu'un sorte un truc et ... comment vous réagissez à ce moment-là ?*

Ado : *Des insultes... Des insultes ! À moi, ça m'est arrivé de voir ça une fois. C'était un bon copain à moi, en plus, je l'ai incendié ! Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas nous faire le coup de tomber dans ça, que ... je l'incendiais. Il rigolait, parce que ce n'était pas pour lui, il voulait le vendre. Ils en vendent, par contre, parce que ça se vend bien, ça se vend cher, ça rapporte plus que le shit. Ils prennent plus de risques mais ça rapporte plus. Donc ils le font, mais ils n'y touchent pas. » (Fille, 20 ans, XX^e)*

D'autre part, les adolescents semblent vouloir maintenir une distance entre eux et les dealers même s'ils les connaissent bien. Cette distanciation (éventuellement feinte dans le cadre de l'enquête) que cherche à établir les interviewés avec les usagers de drogues ou les dealers caractérise la plupart des discours développés par les adolescents résidants dans le nord-est de la capitale.

L'analyse révèle clairement l'opposition des discours des deux groupes sociaux étudiés : les premiers présentent le plus souvent un discours ouvert où les usages sont dévoilés, parfois valorisés et lorsqu'il n'y a pas encore eu d'expérimentation, elle est parfois envisagée voire souhaitée. Le groupe s'auto initie, s'informe, il n'y a pas de rejet de l'utilisateur au moins dans le discours. Les adolescents des milieux populaires développent pour leur part un discours inverse. L'opposition est telle qu'elle en devient quasiment caricaturale : ils n'auraient jamais consommé de drogues illicites autres que le cannabis et n'envisagent pas d'essayer un jour. Ils évoquent pour la plupart des exemples négatifs concernant les drogues notamment illicites. Ils associent les drogues illicites au trafic, aux difficultés de s'en détacher une fois que l'on a commencé, aux anciens copains devenus dealers ou usagers... Ils ne semblent pas distinguer usages et expérimentations

Illustrons à travers un exemple révélateur la dissonance des discours selon les arrondissements : en milieu populaire, pour expliquer leur abstinence les adolescents disent « *Ça ne me fait rien, je m'en fous !* », tandis que dans le XVI^e ils déclarent « *Je vais essayer un jour, mais pour le moment ça ne me dit rien !* ».

ALCOOL, CULTURE ET RELIGION, TABOUS ET EFFETS DE GROUPE

Une des hypothèses de ce travail était de vérifier l'influence possible que pourrait exercer une religion ou une culture particulière sur les consommations de drogues, d'alcool en particulier, ou sur la déclaration des usages. Car il est apparu que la sous-consommation des jeunes issus de milieux sociaux défavorisés pouvait être réelle mais aussi résulter d'une réticence particulière à déclarer des comportements mal considérés ou proscrits par le milieu social ou culturel. Pour ce faire, une partie de l'entretien devait porter sur la pratique religieuse des adolescents, leur proximité avec d'autres personnes de confessions religieuses proscrivant ouvertement les usages d'alcool ou d'autres substances, ou bien encore leur perméabilité à ces interdits. Il apparaît que les motifs d'évitement de l'alcool sont très prégnants dans les arrondissements nord-est, comparativement au XVI^e arrondissement, pour deux raisons : d'abord des raisons confessionnelles personnelles ou familiales, ensuite pour des raisons d'imitation, les jeunes fréquentant des adolescents ouvertement abstinentes ayant tendance à adopter les mêmes comportements de refus de consommation que leurs pairs.

Les jeunes de milieux populaires en contact avec la religion musulmane se méfient de l'alcool ; il leur paraît normal que certains ne boivent pas et nombreux sont ceux et celles qui n'en ont jamais bu « *Nous les musulmans, on ne boit pas d'alcool !* » (Garçon, 17 ans, Pont de Sèvres) « *Oui, c'est interdit* » répond le fils de parents tunisiens. Si certains, après avoir essayé une seule fois, déclarent « *Je n'aime pas, ça brûle la gorge !* » la plupart optent le plus souvent

pour une stratégie d'indifférence, éventuellement de déni, lorsqu'ils fréquentent des pairs qui boivent : « *Ça ne me fait rien de boire, rien ! C'est pour ça, je m'en fous, je n'en veux pas. C'est ça !* » (Fille, 19 ans, Argenteuil) ou simplement « *Ça ne m'intéresse pas !* »

Pour autant, les boissons alcoolisées peuvent être consommées.

Intervieweuse : *Et l'alcool, boire un verre et tout ça ?*

Ado : *L'alcool, c'est un autre truc, l'alcool.*

Intervieweuse : *Pourquoi ?*

Ado : *Je ne sais pas. Je ne sais pas comment expliquer ça. Je sais que l'alcool, c'est un autre truc. Ce n'est pas pareil que fumer.*

Intervieweuse : *Parce que ? Parce que c'est plus difficile à contrôler, ... ?*

Ado : *Oui, voilà, c'est plus difficile à contrôler déjà, et puis tu es dans un autre monde quand tu bois de l'alcool. (...) T'es « dite », quoi, t'es soûl ! (...)*

Intervieweuse : *Et les jeunes dans ton entourage, à quel moment est-ce qu'ils boivent par exemple ?*

Ado : *C'est vers 16, 17 ans maintenant.*

Intervieweuse : *Oui mais dans quel contexte, juste comme ça...*

Ado : *Non, quand on a une soirée.*

Intervieweuse : *Chez les copains...*

Ado : *Voilà, chez les copains. Normal !*

Intervieweuse : *Et qu'est-ce qu'ils boivent alors ?*

Ado : *Comment ça ? La vodka, Club Campbell, la bière.*

Intervieweuse : *Et des fois ils boivent beaucoup pour se saouler beaucoup ?*

Ado : *Oui. Toujours !*

Intervieweuse : *Tu l'as déjà fait aussi ?*

Ado : *Non, je ne fume pas, je ne bois pas !* » (Garçon, 18 ans, Evry)

Au-delà de l'interdit, si l'alcool est consommé il reste un produit qui inspire une véritable crainte compte tenu des effets et des comportements incontrôlables qui peuvent découler de sa consommation notamment parmi les jeunes filles :

Intervieweuse : *Et ça vous fait quel effet quand vous avez un copain ou une copine qui est saoul ?*

Ado1 : *Moi je n'ai jamais vu !*

Ado2 : *On n'en a jamais vu ! Moi j'aurais peur de m'approcher de cette personne.*

Ado1 : *ça fait peur quand même !*

Ado2 : *Et ben oui, on ne sait pas à quoi s'attendre.*

Ado1 : *Parce qu'on ne se contrôle plus, donc après ...*
(Fille, 17 ans, XX^e, Fille, 18 ans, XVII^e)

« Il y a plus de choses qui arrivent avec l'alcool qu'avec le shit et tout ça ! »
(Fille, 16 ans, XVIII^e)

Les faits divers marquent les esprits :

« Le mari dès qu'il a bu, il tapait sa fille après il continuait, il tapait sa femme. C'est n'importe quoi ! Jusqu'à rentrer à 4 heures du mat. Des fois, il sonne chez nous. Ça, c'est des trucs bizarres, je ne sais pas ! Je ne sais pas comment ça fonctionne quand on boit mais c'est pas normal ! » (Fille, 17 ans, XII^e)

« Non, on n'a pas appelé le médecin. Comme je la connaissais, elle habite juste dans un immeuble voisin, pas loin de là où j'habite. Je connaissais très bien ses parents et je savais qu'elle allait se faire gronder, donc je ne me suis pas permise d'appeler le médecin, on l'a juste – il y avait 2 autres amis avec moi – donc on a mis de l'eau froide, on a essayé de faire des premiers soins, quoi, et ça a marché, donc, ça va ! Ça allait, quoi. Mais après, j'ai pris les bouteilles, je les ai éclatées, quoi ! Ce jour-là, franchement, je n'étais vraiment pas bien. J'étais en colère ! J'avais peur, en fait ! J'avais peur qu'elle tombe dans un coma, j'avais peur pour elle ». (Fille, 17 ans, XIII^e)

Derrière cette crainte de ne plus contrôler ses comportements il y a aussi la peur de mettre à mal sa réputation dans le quartier, parmi les pairs ou la famille d'autant que l'alcool est parfois proscrit du milieu familial.

Intervieweuse : *Et vous ?*

Ado1 (fille) : *Oui j'ai bu la première fois ? À 16 ans.*

Intervieweuse : *Avec vos parents aussi ?*

Ado1 (fille) : *Non. Sachant que je suis algérienne, c'est pas admis, on va dire.*

Intervieweuse : *Et vos parents ne boivent pas du tout ?*

Ado1 (fille) : *Non.*

Ado2 (fille) : *Nous c'est pareil. On peut boire entre nous, en famille, mais on ne doit pas le dire dehors ! Aux autres familles, il ne faut pas dire qu'on a bu. Ou dans des fêtes comme des mariages, on ne peut pas boire. Parce qu'ils sont là, les autres sont là, alors mes parents ne boivent pas.*

Intervieweuse : *Dans votre culture, c'est interdit ou pas ?*

Ado2 (fille) : *Oui, c'est interdit. On n'a même pas le droit de sortir avec un mec ! [Rires] (Filles, 17 ans, XIX^e et 18 ans, XII^e)*

« L'alcool, c'est autre chose ! Parce que je suis une Capverdienne ! Il y a le rhum. Donc je vois beaucoup de gens boire. C'est normal. Par contre, moi je ne bois pas beaucoup d'alcool, juste quand je suis malade, qu'on prend un médicament avec le rhum. (...) Les jeunes, s'ils veulent boire, ils boivent ! Les filles si elles ont du respect, elles ne vont pas trop boire. C'est les hommes qui boivent » .

Intervieweuse : *donc s'il y a des filles qui boivent, des cousines, ça vous ferait bizarre ?*

« Non, mais c'est juste que... je ne sais pas, si elles ont envie de le faire, elles le font. Mais par rapport aux cousins, aux oncles, c'est chaud ! Parce que une fille c'est autre chose quand même. Parce qu'un homme, ça résiste plus qu'une fille ! Une fille qui boit, elle fait des trucs bizarres, alors qu'un homme il boit, il reste tranquille. Alors quand tu fais des trucs bizarres, les gens vont te regarder autrement » . (Fille, 19 ans, Argenteuil)

« Les gars que tu connais, à qui tu dis bonjour, si tu bois, ils ne vont pas te dire bonjour ! Ça dépend desquels ! » (Fille, 17 ans, XX^e)

Aussi les adolescents de religion musulmane ne souhaitent-ils en aucun cas se montrer ivres devant leurs parents, ce qui limite les consommations, notamment des filles, qui par ailleurs ne peuvent souvent pas se permettre de passer une partie de la nuit dehors ou alors elles devront utiliser des subterfuges.

« Peut-être le 31 je vais en prendre [de l'alcool] ! Je serai avec une amie. On a envie d'aller en boîte. (...) Peut-être, si on peut. Si je ne peux pas, je vais dire à mon père que je vais dormir chez ma copine ! » (Fille, 16 ans, XVIII^e)

Cet exemple montre bien que l'interdit concernant l'alcool dans certains milieux n'empêche pas bien évidemment la consommation. Toutefois, le statut quasi illicite de l'alcool en restreint fortement l'usage.

Par ailleurs, deux adolescents ont expliqué que des non musulmans par exemple, pouvaient très bien être abstinentes par simple influence dans la mesure où leur réseau de pairs est principalement constitué d'adolescents appartenant à des familles d'obédience musulmane. Voici la discussion entre un fils de parents

portugais et une fille dont les parents sont maghrébins (aucun des deux ne boit d'alcool), lorsque les enquêteurs leur ont dit que dans le XVI^e arrondissement de Paris les adolescents de leur âge buvaient davantage que ceux des quartiers populaires :

Ado1 (fille): *Dans les quartiers les plus pauvres, il ne faut pas mentir, c'est souvent des Noirs, des Arabes, et d'autres origines, et comme ils sont plutôt musulmans... s'il y a des Portugais, des Blancs et tout, ils vont suivre leurs copains, ils ne vont pas boire avec eux !*

Ado2 (garçon): *Je ne comprends pas ce que tu veux dire ...*

Ado1 (fille): *Par exemple toi, tu es dans un quartier où il y a plus d'Arabes et de Noirs. Eux, ils vont moins boire d'alcool. Ils ne boivent pas d'alcool la plupart du temps. Donc toi, tu vas consommer moins puisque tu es avec eux.*

Ado2 (garçon): *Oui, c'est ça. Ça dépend avec qui on traîne, quoi*

Ado1 (fille): *Même ceux qui ne sont pas musulmans, ils vont les suivre, ils vont moins boire !* » (Garçon, 17 ans, XVII^e & fille 18 ans, XIII^e)

La faiblesse des usages d'alcool apparaît fortement liée dans les arrondissements du nord-est de la capitale à des motifs culturels et religieux. L'image que ces adolescents sont susceptibles de renvoyer vis-à-vis des pairs, de la famille, du quartier constitue un obstacle important à l'usage d'alcool. Perdre sa réputation de sérieux signifie réduire le cercle de conjoints potentiels au sein du quartier⁴. Toutefois, bien évidemment certains jeunes de culture musulmane boivent. Comme cette jeune fille qui a pendant deux ans fumé et bu régulièrement avec les jeunes de son quartier, dont un grand nombre de confession musulmane : « Non ! – J'ai déjà posé la question (...). Eux, ils partent du principe qu'une fois qu'ils fument, boire ou fumer c'est la même chose. En général c'est ça. » Et elle précise : « Franchement, on était tous des laissés pour compte. On avait tous des problèmes. Il y a trop de problèmes pour s'arrêter sur la religion ou autre ». (Fille, 20 ans, XX^e).

La consommation d'alcool constitue une ligne de partage nette entre les deux groupes. Elle repose fortement comme cela a été signalé précédemment sur des opinions et des perceptions concernant les boissons alcoolisées antagonistes.

4. Cf. par exemple Sylvia Faure, « HLM : Côté filles, côté garçons », Agora, n° 41, 2006

PRESSION DU GROUPE ET SOCIABILITÉ

À Paris en 2004, il ressortait de l'enquête que sortir dans les bars n'était pas un comportement rare à 17 ans : seuls 20 % des jeunes ne l'avaient pas fait au cours de l'année écoulée alors que 40 % l'avaient fait au moins une fois par semaine. Si les filles déclaraient se rendre le plus souvent dans les bars, en revanche, les soirées au domicile d'amis apparaissaient plus courantes parmi les garçons : 46 % en déclaraient au moins une par semaine contre 37 % des filles. Cette sociabilité apparaissait là encore discriminante selon les quartiers. Les sorties régulières dans des cafés ou des bars (au sens d'une fois par semaine au moins au cours de l'année écoulée) s'avaient plus fréquentes dans l'ouest et le sud de Paris que dans l'est et le nord : le rapport entre les quartiers nord-est et sud-ouest atteignait 1,5 (48 % des adolescents résidant dans le XVI^e ou arrondissements limitrophes déclaraient au moins une sortie dans un bar au cours de la semaine, ils n'étaient que 31 % parmi les jeunes résidant dans les arrondissements du nord-est de la capitale). Les résultats étaient similaires pour les soirées régulières chez des amis, nettement plus communes dans l'ouest et le sud que dans le nord et l'est. Ces disparités révélaient clairement à la fois des sociabilités distinctes mais sans aucun doute des capacités financières en moyenne moins importantes dans le quart nord-est.

Or les enquêtes en population générale sur les consommations de produits psychoactifs montrent que les usages augmentent avec les opportunités de pouvoir en consommer. Un réseau de sociabilité important, des sorties fréquentes et des capacités financières élevées favorisent les occasions d'expérimenter et de consommer des drogues.

Les effets de groupe des milieux sociaux favorisés : « l'entre-soi des milieux bourgeois »

Plus les adolescents étendent leurs réseaux de connaissances, plus ils augmentent les opportunités d'être confrontés à des usagers. Une des premières caractéristiques qui ressort des entretiens parmi les jeunes issus des milieux favorisés est l'importance de leur réseau de sociabilité. Il est à la fois important mais surtout il peut surprendre par sa durabilité. Il s'agit souvent d'amis qui se connaissent depuis le jeune âge formant un groupe dense et étendu.

Intervieweuse : *Et comment vous avez fait pour trouver l'argent, le vendeur, le produit ... en fait la cocaïne, l'ecstasy c'était facile, c'était offert sur un plateau, si j'ai bien compris...*

« Oui en boîte de nuit, honnêtement c'est pas difficile : il y a certaines boîtes de nuit où ce n'est pas très difficile : Vous tournez 10 minutes dans la boîte, vous trouvez ce que vous voulez. Donc ça c'est pas dur. Sinon, comme nous, on

fumait du cannabis, à la base, et les gens qui étaient notre contact par rapport à ça vendaient d'autres choses aussi et que de par l'envie du groupe d'expérience on s'était dit : « pourquoi pas essayer autre chose » et c'est toujours à peu près comme ça, je pense, que dans les groupes ça marche ! On a toujours un ou deux qui ont envie d'y aller et puis finalement on essaye et c'est ce que je vous disais tout à l'heure par rapport à la prévention trop restrictive, la cocaïne je voyais ça vraiment comme une drogue dure, terrible etc. et, une fois que vous avez essayé, vous vous dites qu'on vous a vraiment menti sur toute la ligne. Ce qui est faux, on ne nous a pas menti. Mais c'est-à-dire qu'on a une telle vision terrible des choses et que vous vous rendez compte que la façon de présenter les choses n'est pas du tout réaliste, vous vous dites bon, si on vous a dit ça pour ça, pour le reste c'est peut-être pareil. » (Garçons 21 ans, XVI^e groupe d'amis du lycée soudé)

Ce groupe de pairs soudés joue un rôle entraînant, mais aussi un rôle de contrôle :

Intervieweuse : Et le passage du collectif à en prendre seul, ça ne s'est pas fait ? [... Silence] ou si, de temps en temps ?

« ça m'est arrivé, en fait, pendant une très courte période, en terminale. Mais en fait, c'est là où j'ai dû avoir des problèmes parce que, en gros, si vous voulez, c'est que j'ai caché pendant un week-end que j'en avais pris. On était dans une fête. J'en prenais tout seul, en fait, dans les toilettes. Et comme j'ai un de mes amis qui me connaît très bien, et sur nos visages ça se voit ou dans notre attitude, et qui a vu et donc il y a eu un holà qui a été mis très rapidement qui m'a fait comprendre qu'à la limite, quitte à en prendre seul, de l'assumer et qu'il ne fallait pas se cacher et que si je voulais en prendre seul je n'avais qu'à le prendre devant eux, et ça, ça m'a bien fait réfléchir, et ça m'a permis de me remettre sur le droit chemin. »

Dans cet exemple il s'agit d'un groupe d'une quinzaine d'amis qui ont expérimenté collectivement beaucoup de drogues différentes.

Un des attributs de « l'entre-soi » des jeunes des milieux favorisés se caractérise par l'organisation de rallyes qui sont des soirées organisées par les parents pour, historiquement, favoriser le mariage des enfants et préserver ainsi « l'entre-soi »⁵. Lorsqu'ils évoquent ces soirées les discours sont relativement ambivalents :

Ado : Mais avant le rallye, très souvent on va en squat. Avant d'aller dans la soirée on se met en forme. Voilà ! [Rires]

5. À ce sujet voir notamment Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, « Sur la piste des nantis », Monde diplomatique, septembre 2001.

Intervieweuse : *donc vous arrivez, en grande forme !, et aux rallyes, en fait, c'est pas les mêmes amis, du coup ?*

Ado : *Au rallye, on rencontre plein de personnes – enfin, on ne les rencontre pas, on ne les connaît pas – il y a plein de monde qu'on ne connaît pas. Mais comme il y a aussi plein de gens du lycée, on reste avec eux et on n'est pas très ouvert !* (Fille, 16 ans, XVI^e)

Ado : *Oui, mais maintenant il y a beaucoup de gens qui y vont pour boire, pour manger et puis ils s'en vont après.*

Intervieweuse : *Mais qu'est-ce qu'ils feraient sinon ?*

Ado : *Non, ils y vont, ils passent une heure puis ils partent.*

Intervieweuse : *Et avant ?*

Ado : *Avant ils y passaient toute la soirée jusqu'à 4 heures du matin.*

Ado : (...) *Il y en a qui y vont pour boire et puis ils sortent en boîte après.* (Fille, 17 ans, XVI^e)

Si les rallyes constituent un point de passage obligé des soirées du samedi soir, ce n'est pas tellement à cette occasion qu'ils consomment. Pour s'amuser les adolescents leur préfèrent les sorties en discothèques ou les soirées entre amis chez l'un d'entre eux.

« Les rallyes c'est du coin, avec des personnes du quartier. On y est inscrites. Il y a moins de drogues là-bas, c'est pas là qu'on voit des joints, j'en ai vu une seule fois, c'est tellement privé, c'est tellement... Mais sinon quand on sort on sait très bien que les gens qui sont là peuvent avoir pris de la coke ou des ecsta. – Ça se voit pas forcément sur leurs visages, c'est plutôt sur le comportement. Les gens on les connaît, c'est pas écrit sur leur tête qu'ils ont pris quelque chose mais on le voit quoi. » (Fille 17 ans, XVI^e)

Ces soirées privées ou « squats » pour reprendre une de leurs terminologies, qui peuvent être très importantes ou plus intimes, constituent semble-t-il une des formes privilégiées de sorties chez les jeunes des milieux favorisés. Ils représentent ainsi un possible espace d'expérimentation qui s'avère « sécurisé » : c'est un espace privé où se concentrent des personnes en qui on peut avoir toute confiance. Ces groupes d'amis s'avèrent très influents en ce sens qu'ils se contrôlent mutuellement, notamment en ce qui concerne les abus de consommation. Le groupe d'amis devient la seule référence des jeunes pendant un certain temps, et surtout, avec ses amis on partage tout : les soirées, la boîte de nuit, le travail, les confidences, les consommations, ...

Effets de groupe en milieu populaire

Les jeunes, garçons ou filles, en milieu populaire disent avoir peu d'amis, 1 ou 2, mais une multitude de copains ou de connaissances non explicitement nommés dans l'entretien, *a contrario* des adolescents du XVI^e qui affichent un réseau d'amis nettement plus important, auquel il convient d'ajouter les connaissances également très nombreuses. D'autre part, l'entourage en milieu populaire apparaît beaucoup plus éclaté et diversifié. Il y a les vrais amis, un à trois, généralement du même sexe et avec qui on a grandi. Voici la description qu'en donne une jeune fille âgée de 20 ans habitant le XX^e arrondissement :

« Mes copines c'est plutôt, voilà, c'était mes copines du collège. C'était Jeanne et deux autres filles. On était un petit groupe, en fait. Et puis sinon, non, je n'avais pas vraiment d'autres amis. Sauf quand je partais beaucoup en vacances, je rencontrais beaucoup d'amis en vacances. Bon, c'était des amis comme ça, sinon, non. J'ai mes petites copines et voilà ».

Au-delà d'un réseau plus restreint, il semblerait que notamment pour les jeunes filles, l'espace familial joue également un rôle plus important qu'il soit réduit ou élargi, certains jeunes passant beaucoup plus de temps en famille. Voici comment poursuit la jeune fille citée ci-dessus :

« Moi, il n'y a jamais rien qui m'a attiré parce que je n'ai jamais été entouré de gens qui m'amenaient à poser ces questions-là : est-ce que je veux fumer, ... donc du coup, pour moi, la drogue ça a toujours été un univers à part, donc que je ne redoutais même pas puisque (...) c'était quelque chose que je ne connaissais pas très bien que je trouvais complètement mystérieux et qui était vraiment un monde loin, quoi. C'était un monde complètement à part. ».

Ignorance qu'elle s'explique comme suit :

« Je ne faisais pas vraiment attention ! Et puis, j'étais beaucoup avec mes parents, je faisais beaucoup de choses avec mes parents. Donc je ne traînais pas, entre guillemets, en dehors du collège. C'était pas du tout ça. Après les cours, je rentrais tout de suite. Avec mes parents, après, j'allais me promener. Et du coup je n'étais pas du tout plongée là-dedans ».

Ou cette autre jeune fille (17 ans, XI^e), entourée comme la précédente de sa seule famille :

Intervieweuse : *Et vous n'avez jamais essayé le cannabis, parce que ça vous fait peur ?*

Ado : *« Non, c'est parce qu'on ne m'en a jamais proposé ! Enfin, on ne m'a jamais dit : « tu veux essayer ? » Je ne vais pas aller voir les gens : « oh, laisse-moi essayer ! » Si j'avais eu l'occasion, j'aurais essayé. »*

Cette sociabilité qui repose sur un nombre limité d'amis et qui intègre le cercle familial diffère de celle décrite par les adolescents du sud-ouest parisien où l'espace familial intervient davantage durant les vacances qui sont l'occasion de se retrouver avec les cousins, les tantes et les oncles dans la maison familiale. L'influence familiale s'exprime vraisemblablement également dans les milieux favorisés par l'organisation de soirées par les parents (les rallyes notamment qui ont été évoqués précédemment) ce qui constitue une forme de contrôle parental. Par ailleurs, la sociabilité des jeunes des milieux favorisés repose sur un réseau d'amis et de connaissances très important avec des espaces variés d'échange qui dépasse largement le cadre du lycée : les « squats », les boîtes de nuit, les bars mais également les rallyes constituent de vrais opportunités de rencontre tout en garantissant un entre-soi rassurant.

Si les soirées existent bien évidemment dans les milieux populaires elles semblent plus limitées à la fois en terme de fréquence que de taille. Le quartier reste un des principaux espaces de rencontres n'ayant finalement pas beaucoup d'autres solutions pour se voir en grand nombre. À la maison, il y a les frères et sœurs, souvent un des parents, mais aussi des tâches à exécuter. Les espaces de libertés sont donc limités et dans ce cadre autant se retrouver dehors. Finalement, l'espace public, la cage d'escalier constituent les « squats » de ces jeunes habitants des milieux plus modestes ou défavorisés. Toutefois, il faut bien garder à l'esprit qu'en dehors des plages horaires acceptables de la journée, la vie dehors, en bas de l'immeuble, ne concerne qu'une minorité de jeunes. Ceux-là précisément qui vivent dans la « galère », selon l'expression reprise par François Dubet⁶, mais qui, tout en étant une minorité, sont les plus visibles⁷. C'est souvent parmi ces jeunes « en galère » que malgré les éventuels interdits culturels la consommation d'alcool peut être importante.

Dans ces lieux informels où semble se cultiver également une sociabilité en apparence informelle, se développent des relations qui autorisent les confidences par ailleurs impossibles en famille ou avec les proches (frères, sœurs, cousins...) qui gardent toujours un rôle de surveillance. Ainsi, lorsque les jeunes ont à gérer des problèmes graves – décès, dérapage d'un parent, divorce, maladies, ... cet entourage de pairs du quartier, qui « galèrent » eux aussi, représente un secours important :

6. Cf. François Dubet, *La galère : jeunes en survie*, Fayart, Paris, 1987.

7. Tous les chercheurs qui ont travaillé sur les bandes de jeunes menant leur vie dans les espaces publics et semi-publics de leur cité ou de leur quartier, estiment leur nombre à une centaine – ce qui est peu par rapport au nombre d'habitants dans des grands ensemble. Cf. par exemple Thomas Sauvadet, *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, A. Collin, Paris, 2006, p. 45 ; Michel Kokoreff, *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Payot, Paris, 2003.

« (...) Parce que c'est des gens que j'aime bien. Ils ont été là à des moments où c'était dur pour moi je ne pouvais en parler à personne, je ne pouvais pas en parler à mes amis, parce que je savais que ça les toucherait trop, je ne pouvais pas en parler à ma famille parce que bon, la famille reste la famille, c'est toujours délicat de rentrer plus en profondeur, plus en précision sur certains sujets, mais eux ils étaient là, neutres quoi. Du genre : « T'inquiète pas, moi aussi j'ai mes galères. » On se racontait nos trucs entre nous, on se confiait, comme ça, les uns aux autres ». (Fille 20 ans, XX^e)

Histoire de genre

Les enquêtes et les études menées sur les usages de produits psychoactifs montrent que les consommations de drogues sont fortement sexuées aussi bien parmi la population adulte qu'adolescente. Excepté pour le tabagisme dont les niveaux d'usages sont comparables entre les deux sexes, les hommes déclarent toujours des usages plus fréquents que les femmes. À Paris, cette caractéristique des usages s'est vérifiée lors de l'enquête 2004. Toutefois, si les niveaux déclarés par les jeunes Parisiennes se sont révélés relativement homogènes sur l'ensemble de la capitale, des écarts très nets ont été observés pour le tabagisme régulier (25 % vs 33 %) et la cocaïne (0 % vs 3 %) entre les adolescentes résidant dans le quart nord-est de la capitale et celles habitant dans le quart sud-ouest, Ces dernières déclarant des niveaux d'usage beaucoup plus élevés. Afin de clarifier les hypothèses susceptibles d'expliquer ces différences, les entretiens devaient dans la mesure du possible évoquer cette problématique en particulier lors de l'évocation des réseaux de sociabilités.

Il ressort très vite dans les discours une opposition très franche selon les arrondissements.

Il s'avère que les réseaux sociaux des adolescents des milieux populaires apparaissent nettement moins souvent mixtes. Les filles et les garçons s'efforcent de maintenir une image extérieure, tant vis-à-vis du quartier que de leurs homologues de l'autre sexe, qui laisse alors peu de place aux relations avec l'autre sexe. Il semblerait que la peur du jugement de l'autre annihile toute volonté de mixité dans les relations :

" On ne voit pas les filles quand on est dans un autre état. Parce qu'on n'a pas envie qu'elles nous voient dans cet état ! Donc elles ne vont pas aimer, elles vont nous voir d'un autre œil, quelque chose comme ça ! " (Garçons, 17 ans, 20^{ème})

Il s'y superpose le fait que les filles sont généralement plus contraintes par les relations voire les tâches familiales et domestiques (garder les frères et sœurs

plus petits ou les neveux et nièces par exemple).

La consommation a souvent lieu à l'extérieur, dans les espaces publics ou les cafés, dès lors garçons et filles ne vont pas consommer ensemble. En outre, les jeunes filles sont bien souvent dans l'obligation de se cacher des pairs et des membres de la fratrie qui sont des délateurs potentiels auprès des parents. La peur de la dénonciation, que quelqu'un « fasse la balance », est un thème récurrent dans leurs discours : preuve vraisemblablement d'une sociabilité de quartier informelle très présente.

Si dans les milieux sociaux favorisés garçons et filles se mélangent en toute circonstance, dans les quartiers populaires ils prennent leur distance tout en se surveillant mutuellement⁸. Cette surveillance sexuée au regard du sérieux que l'on doit afficher dans les lieux publics participe sans doute à une consommation globale moindre dans les arrondissements du nord-est parisien. De plus, dans ces quartiers, il semble exister une séparation plus tranchée entre les différentes sociabilités. Il y a d'abord la famille et quelques rares amis qui viennent à la maison, ensuite il y a le quartier avec les copains que l'on fréquente plus ou moins assidûment dans la rue et enfin, il y a les camarades de lycée que les jeunes connaissent souvent depuis peu de temps (à cause de parcours scolaires moins « linéaires » et plus diversifiés) limitant l'installation de relations durables.

CONDITIONS MATÉRIELLES ET REVENUS

Avoir à sa disposition de l'argent semble une condition *sine qua non* pour consommer des produits psychoactif. L'enquête ESCAPAD 2003 a montré dans le cadre d'une analyse exploratoire que les dépenses mensuelles les plus importantes sont consacrées au tabac, devant celles consacrées à l'alcool et au cannabis. Il existe évidemment un lien fort entre la fréquence d'usage et les sommes déclarées. Concernant les autres produits illicites mais également le cannabis, il s'avère qu'une partie non négligeable des usages, qui restent principalement des expérimentations, soit imputable à des dons, réduisant l'impact de la disponibilité financière.

L'argent

La grande majorité des jeunes des milieux sociaux favorisés déclarent recevoir périodiquement de l'argent de la part de leurs parents, les sommes dont ils disposent pouvant être parfois importantes, plusieurs centaines d'euros. Les jeunes issus des milieux populaires pour leur part n'en perçoivent pas régulièrement. Leurs revenus sont irréguliers, ils peuvent provenir d'événements parti-

8. Quant à cette surveillance distanciée entre garçons et filles dans les quartiers populaires, voir aussi Cf. Faure Sylvia, « HLM : Côté filles, côté garçons », Agora, n° 41, 2006.

culiers comme les anniversaires ou de petits boulots...

Comme cela a été signalé précédemment, la plupart des expérimentations se déroulent entre amis avec des produits offerts. L'expérimentation repose donc en grande partie sur l'opportunité et la représentation que les personnes ont des produits. Rappelons l'exemple de ce jeune homme qui disait se méfier des "cadeaux" et évoquer la difficulté d'assumer financièrement sa consommation une fois que l'on était devenu dépendant :

« Eux, ils te font essayer gratuit. Et quand tu en veux après, c'est obligé d'acheter ! Après, c'est obligé de faire quelque chose ! C'est ça, ce qu'ils font ! Il te fait essayer une fois, gratuitement, tu ne paies rien et après ça te fait mal à la tête, et ils sont obligés d'acheter après. C'est obligatoire. Je ne sais pas, de voler pour faire quelque chose, pour l'acheter. C'est ça ! » (Garçon, 20 ans, Aubervilliers)

Par ailleurs, dans les milieux modestes, les adolescents revendiquent davantage (en partie par nécessité vraisemblablement) leur indépendance financièrement : il leur semblerait indécent de demander de l'argent à leurs parents : *« Ça ne me viendrait pas à l'idée de leur demander de l'argent... »*. Aussi, la plupart des adolescents rencontrés ont-ils déjà travaillé, par exemple, dans la restauration ou en faisant du baby-sitting.

Dans les milieux favorisés, c'est une problématique qui n'existe pas : ils reçoivent de l'argent de poche, souvent autour de 100 euros par mois, mais aussi de l'argent sur demande, d'autre part, ils disposent généralement d'autres sources de revenus : un compte alimenté par différents membres de la famille, de l'argent pour aller déjeuner ou s'acheter des vêtements, etc. Remarquons que les interviewés des deux groupes s'accordaient sur le fait que pour eux il était évident que les différences de niveaux d'usages entre les milieux sociaux s'expliquaient en grande partie par le fait d'avoir ou non de l'argent.

Intervieweuse : Tu parlais de milieu tout à l'heure, vous pensez que votre milieu favorise tel ou tel type de comportement ?

Ado1 (garçon) : Ben oui, j'allais le dire, déjà on est dans le XVI^e quoi.

Ado2 (fille) : Mais même si on était dans le 16e et qu'on n'avait pas d'argent...

Ado1 (garçon) : Non, non. Quelqu'un déjà qui a moins d'argent il va penser plutôt à manger qu'à fumer des pétards. Et deuxièmement je pense que les dealers ils sont plus dans le 16e où les gens ont de l'argent.

Ado2 (fille) : Mais non ! Même si on n'a pas d'argent mais qu'on arrive dans un bon lycée parce qu'on a des bonnes notes. On en trouvera toujours, et puis

on sera même pas obligé de payer parce que t'as toujours un de tes potes qui en a. La 1re fois que j'ai essayé j'ai pas payé moi. Au début tu payes jamais. Après t'en viens à acheter vraiment. C'est comme pour les cigarettes. Au début tu tapes à droite à gauche puis après tu t'achètes tes paquets quoi. (Fille, 16 ans XV^e et garçon 17 ans XVI^e)

Le jeune homme vient d'une famille très riche, tandis que la jeune fille vient d'une famille plus modeste.

Ado1 (fille) : Moi heu... Ma mère elle file 25 € par mois, je te jure (rigole) mais sinon ils me donnent de l'argent quand je demande quoi. Mon compte je ne connais même pas le code. En gros, oui, c'est une épargne quoi, je ne veux pas y toucher, je sais que ça rentre et je sais que mes parents me donnent du liquide quoi, donc je vois pas pour quoi faire, je... Mais je dépense pas quoi, quand les autres ils vont au restau, j'ai pas besoin d'y aller moi, je préfère aller directement à la soirée, il y a des choses dont je peux me passer. Quand je demande de l'argent c'est 20 €, ou 10, en fonction de ce que je vais faire.

Ado2 (garçon) : Moi ma mère elle me donne de l'argent quand je lui en demande, en plus du compte, et mon père en fait il estime que 200 c'est déjà pas mal, et ce qu'il veut c'est que j'apprenne à gérer. Il veut que tous les mois je lui fasse un compte-rendu détaillé de tout ce que j'ai acheté, combien ça m'a coûté.

Le motif avancé le plus spontanément de la surconsommation des adolescents des milieux aisés reste l'argent : « Intervieweuse : *Ils ont trouvé que ceux des quartiers chics consomment plus que les autres...* Ado: *C'est normal ! Ils ont de l'argent. Ceux que je vois... c'est des bourgeois, quoi ! Ils prennent de tout en plus. Ils ont plus d'argent surtout.* » (Garçon, 17 ans, département 95).

Parfois, d'autres raisons sont évoquées :

(...) Et ce n'est pas parce que c'est cher que je ne peux pas consommer ça. Moi je pourrais acheter ça à moitié prix. Mais ce n'est pas parce que c'est cher que je ne consomme pas. C'est parce que je sais ce qu'il y a après. [...] Après il y a de la démenche, il y a une grande dépendance, on peut faire beaucoup de choses pour en avoir. Après ça a des conséquences. C'est ça que je ne veux pas avoir. Je sais que le cannabis c'est beaucoup moins dangereux que tout ça. (Garçon, 17 ans, XX^e arrondissement)

La disponibilité financière joue de manière évidente un rôle important sur le mode de vie des adolescents : elle permet par exemple de sortir et d'investir des espaces privés comme les restaurants, les cafés et les discothèques... ces comportements se révélant fortement corrélés aux usages. En outre, si elle favorise également l'achat de tabac ou d'alcool, en revanche son influence est moins directe pour les produits illicites dont une partie des usages et en particulier les expéri-

mentations ne dépendent pas des capacités financières des adolescents, les produits étant bien souvent offerts les premières fois. Enfin, il subsiste une véritable peur parmi les adolescents des milieux modestes de sombrer dans la délinquance s'ils devaient devenir des usagers réguliers de drogues illicites puisqu'ils seraient dans l'incapacité d'assumer financièrement leurs consommations.

De l'achat à la vente

La disponibilité des produits est régulièrement un argument avancé pour expliquer les consommations importantes dans un quartier. Toutefois, là encore l'exploitation régionale et infrarégionale de l'enquête ESCAPAD en Île-de-France a montré que des espaces connus pour leur activité de revente pouvaient présenter parallèlement des usages plutôt plus faibles qu'ailleurs. Face aux écarts de consommation constatés entre les différents arrondissements de Paris, il était intéressant de s'interroger sur les modes d'acquisition des produits et de réinterroger le lien entre disponibilité et usages.

Les entretiens ont fait ressortir que là encore les approches et pratiques étaient contrastées entre le quart sud-ouest et nord-est :

« (...) au bout d'un moment par rapport à ça, je me rendais compte si vous dépannez 3, 4 copains parce que pour vous c'est gratuit, donc vous vous mettez un peu dans ce système-là aussi. Donc ça, on l'avait fait aussi et le problème est que, bon fumer un joint dans la rue, d'accord c'est gênant, etc., mais qu'on commençait à dépanner, etc. pour parler plus clairement, on faisait du trafic, et quand vous faites du trafic vous risquez très, très gros ! » (Garçon, 20 ans, XVI^e arrondissement)

Voici comment un adolescent du XVI^e décrit sa perception du trafic :

« J'ai l'impression quand même que de plus en plus, sans parler de trafic et de tout ça, vous avez de plus en plus de jeunes, et même très jeunes, qui " dépannent ". C'est-à-dire, au lieu de prendre, je ne sais pas, 10 grammes de cannabis pour la semaine pour les amis, bon un copain à moi me dit : je t'en donne 50 et puis tu me paieras un peu plus en fin de semaine et tu vois, quoi. Et au fur et à mesure plus vous avez fait de trafic, plus il y a de trafiquants, quelque part, et je pense que c'est peut-être là le vrai danger. C'est que quand vous êtes jeunes, et vous n'avez pas d'argent c'est tout à fait possible de faire des choses. Il suffit de trouver quelqu'un qui accepte de vous faire un crédit une fois pendant une semaine. Vous engrangez les bénéfices pendant une semaine et après la machine est lancée, vous pouvez continuer à loisir et c'est là que ça devient dangereux. » (Garçons, 20 ans, XVI^e)

Le deal dans le XVI^e arrondissement peut être géré par des jeunes de l'arrondissement souvent parfaitement intégrés. Ils endosseraient un rôle à jouer, celui de dealer, au sein du réseau de pairs. Mais à un aucun moment il ne s'agit

d'en tirer un profit financier.

Intervieweuse : *Et ceux qui font un peu les allers-retours entre la banlieue et le lycée pour acheter, pourquoi ils font ça ? Ils habitent aussi dans le quartier ? Est-ce qu'ils sont en rupture avec leurs parents, est-ce qu'ils ont moins d'argent ?*

Ado1 : *Ah non, non ! Ça peut être des gens très riches.*

Ado2 : *À mon avis c'est à partir d'une certaine personnalité.*

Ado1 : *Ils trouvent ça amusant ...*

Ado2 : *Il y a des prédispositions à être comme ça ou non, mais ce n'est pas du tout par rapport aux moyens ou quoi que ce soit !*

Ado1 : *Généralement ils sont riches ! Ils sont tous dans notre bahut, ils sont très riches.*

« Ça m'est déjà arrivé. Mais rarement, quelques fois comme ça, parce que j'en avais besoin pour une soirée, parce que j'avais envie de fumer avec une amie. Oui, ça m'est déjà arrivé d'en acheter. Mais là par exemple je n'ai rien, ça ne m'empêche pas de vivre. Où je taxe dans les cachettes. Je connais les cachettes parce que j'ai pas mal d'amis qui en achètent. » (Fille, 16 ans, Boulogne)

Intervieweuse : *Et vous la revente, vous en avez fait ?*

« Non, jamais. »

Intervieweur : *Et vous avez assez de budget, finalement, pour en acheter ?*

« Oui, seulement acheté. »

Ces intermédiaires partent dans des quartiers populaires, parfois en banlieue, pour s'approvisionner. Le fait d'acheter en gros permet d'avoir un meilleur prix et aussi une meilleure qualité de produit. (...)

Ado : *On n'a pas de problèmes pour en trouver ! Moi je sais dans ma classe qui fait les courses. Moi je leur demande et ils vont toutes les semaines à peu près dans les banlieues pour en chercher pas mal pour toutes les commandes qu'ils ont reçues dans la semaine et ils y vont mercredi après-midi. (...) On n'est pas obligés d'y aller nous, il y a quelqu'un à qui on passe tout notre argent.*

Intervieweuse : *Et ils font un bénéfice là-dessus ?*

Ado : *Non. C'est juste des gens qui font le passage. En fait ça les arrange parce que plus ils vont passer de commandes à leur dealer, plus ils vont être mieux servis. Pour la même somme d'argent ils auront plus. Ça les arrange*

et ils n'ont pas intérêt à faire des bénéfiques là-dessus ". (...) (Fille, 16 ans, XVI^e)

Intervieweuse : *Et les vendeurs à l'époque, c'était des amis ou pas ? Vous les connaissiez ou des copains...c'était qui en fait ?*

Ado : *En fait on les connaissait, on avait un contact qui faisait l'intermédiaire pas loin d'ici dans un quartier plus populaire, si l'on peut dire quelque part, et qui étaient des jeunes qui avaient à peu près nos âges aussi et que des amis avaient rencontrés quand eux étaient au collège en fait. Et ces jeunes-là, comme ils ont été dans un milieu où ils ont baigné dans tout ce qui est business, trafic, etc. avaient beaucoup accès à ce genre de choses, ce qui veut dire, vous vouliez quelque chose, vous les appeliez, vous commandiez et ça vous revenait facilement en fait. On n'a pas tellement eu du mal à trouver (...)*

Intervieweuse : *Et vous payiez votre produit et eux ils vous l'apportaient ?*

Ado : *Oui, on y allait et on l'achetait, et puis voilà !*

Intervieweuse : *vous y alliez ?*

Ado : *Oui, parce que c'était pas loin, c'était dans le 15^{ème}. (...) Mais comme c'était souvent le week-end entre amis, il y en avait un qui commandait mettons [100 grammes] vous voyez, parce qu'on était une dizaine, on le savait, il allait la chercher par exemple le vendredi après-midi, le vendredi après-midi c'était parti, le soir pour la fête, le samedi soir aussi et voilà on faisait la fête le week-end et quand le week-end était fini, on avait l'impression qu'on s'était bien amusé que rien n'était grave et le lundi on reprenait notre vie normale, en fait. (Garçon, 20 ans, XVI^e)*

Pour les adolescents des milieux populaires, là encore le discours sur l'approvisionnement s'est révélé souvent lacunaire. Pour ceux déclarant une consommation de cannabis notamment (puisque rares sont ceux qui ont évoqué une expérimentation d'un autre produits illicite), ils disent acheter à des dealers qu'ils connaissent généralement (ancien camarade ou connaissance de quartier) mais avec lesquels ils semblent vouloir maintenir une distance. Certains évidemment s'approvisionnent auprès de « potes » dont le statut de dealer n'a pas été précisé.

« Moi je n'en achète pas. Je les connais ... Je peux vous faire confiance ? Parce que voilà, il y a des potes qui vendent ça, alors ils me passent ma conso ! » (Garçons, 17 ans, XX^e)

Parmi ces adolescents on retrouve, comme pour ceux issus des arrondissements du sud-ouest de la capitale, une consommation occasionnelle de cannabis souvent liée à des dons ou à une consommation de groupe.

« *Moi, c'est des potes à moi, en fait, comme eux, ils en achètent tout le temps, ils fument tout le temps, et tout le temps ils nous en passent et je fume 1 ou 2 lattes.* » (Fille, 17 ans, XVIIIème)

La particularité qui semble distinguer particulièrement les deux groupes d'adolescents repose sur la définition du revendeur, fournisseur. Pour les uns il s'agit d'un membre du groupe qui « dépanne », il n'est aucunement considéré comme un dealer alors que pour les adolescents du quart nord-est l'achat impose d'entrer en interaction avec le milieu des dealers qui symbolise pour beaucoup la délinquance, la marginalité... environnement auquel ils ne veulent pas être associés.

LA DROGUE EN FAMILLE

À quelques exceptions près, les jeunes ne fument pas de cigarette à la maison, quel que soit le milieu social. Ils n'aiment pas non plus rentrer chez eux en état d'ivresse. Qu'ils aient une chambre individuelle ou pas, ils évitent de fumer à la maison en présence de leurs parents, ou alors uniquement lorsque ces derniers sont absents voire exceptionnellement à la fenêtre ou sur le balcon. Dans tous les cas le cadre familial constitue un milieu inhibiteur.

Le rôle de la fratrie

Ce qui semble opposer les différents contextes familiaux réside d'une part dans les réactions des parents, que celles-ci soient réelles ou supposées, et d'autre part sur le rôle joué par les autres membres familiaux d'autre part.

Dans les milieux modestes les adolescents rencontrés se sont souvent offusqués à l'idée que des parents puissent consommer des drogues ou ne pas interdire à leurs enfants d'en prendre. « *Il va me tuer !* », était l'expression courante pour décrire la réaction des parents ou des grands frères.

Des interviewés ont rapporté en effet avoir subi des sanctions : ne plus pouvoir sortir, se faire raccompagner tous les jours à l'école par leur frère voire être menacés de se faire renvoyer dans la famille « *au bled* ».

« *En plus ma sœur, mes parents ont vu qu'elle fumait et ben, ils l'ont mal pris. Parce que dans notre religion, une fille qui fume, c'est grave ! Et je ne sais pas ce qu'ils vont faire d'elle. Je crois qu'ils vont l'envoyer au bled !* » (Fille, 16 ans, XVIII^e arrondissement)

Dans les milieux populaires les jeunes de la parenté ont tendance à se contrôler mutuellement, selon une hiérarchie en termes d'âge et de sexe.

Ado : *J'ai 4 grands frères et 4 grandes sœurs et 3 petits frères et 1 petite sœur.*

Intervieweuse : (...) *Comment ça se passe si l'un des grands frères et sœurs a bu quelque chose, il rentre ...*

Ado : *Non, ils travaillent tous ! Ils ont leur voiture, ils font leur vie. Ils ont leur femme, leur mari. (...) Mon frère, il ne fume pas. Il ne fume pas de shit. Mais ils l'ont fait, c'est pas bien. A moi, ils m'ont dit : " la cigarette, c'est pas bien. Il faut arrêter. C'est pas bien pour ta vie, tu niques ta santé. Pour le travail, c'est pas bien. Dans ta tête, se lever le matin, c'est trop dur " J'ai dit : " Oui, t'as raison. Je vais essayer d'arrêter un peu !* (Garçon, 17 ans, Pont de Sèvres)

Ado : *Mon frère ? Je lui dis qu'il ne faut pas toucher ça. T'y touches, je te casse la gueule !*

Intervieweuse : *Tu surveilles un peu ?*

Ado : *Je surveille tous les jours ! Je n'aime pas qu'il y touche. Je le vois toucher, je descends. Moi je suis déjà dedans. Ce n'est pas bien. Il faut être lucide. Il va toucher un peu, après il rentre dans la merde.* (Garçon, 18 ans, Evry)

La surveillance peut parfois aller jusqu'à fouiller les affaires d'un frère ou d'une sœur.

« *En plus, elle [sa sœur] fume du shit. J'ai vu sur MSN, j'ai lu une conversation. Franchement, " j'arrive pas à arrêter. Au début c'était juste pour rigoler. Et là je n'arrive pas ! " J'ai beau lui parler, elle n'écoute rien !* » (Fille, 17 ans, XX^e arrondissement)

En même temps, lorsque les grands frères consomment certains n'hésitent pas à envoyer les plus jeunes « faire une course », comme en témoignent par exemple ces deux jeunes filles habitant dans une cité du XX^e arrondissement :

Ado1 (fille) : *Ceux de mon quartier, [...] il n'y a pas un qui ne fume pas ! Ça se voit quand ils parlent à des petits. Ils leur disent : Oui, si tu ne fumes pas, tu n'es pas un homme !*

Ado2 (fille) : *Non, c'est scheun, j'aime pas ce truc. C'est vrai quand les grands disent : " vas-y, bicrave pour nous, c'est scheun, ça, avec des petits ! "*

Intervieweuse : *Parce qu'ils les envoient vendre, acheter des trucs ?*

Ado2 (fille) : *Pouh ! Il y en a plein !*

Ado1 (fille) : *Ah oui ! Surtout mon frère, il fait des trucs !*
(Filles, 17 ans, XX^e et XII^e arrondissements)

Ce qui ne semble pas être le cas parmi les adolescents rencontrés dans le sud-ouest parisien : certaines expériences de drogues s'initient entre frères et sœurs ou entre cousins :

« *En fait, j'ai commencé avec mon cousin. On était tout petits, à la maison de*

campagne, parce que c'est une maison de campagne qui est un peu isolée de tout et on se prenait pour des expéditeurs qui volaient les cigarettes à nos parents et puis on partait les fumer dans la forêt et après on revenait, on se mettait du parfum, du dentifrice, du savon, et on courrait dans la piscine en mourant de peur que quelqu'un le sente. Donc voilà. C'était notre aventure et on se prenait vraiment pour James Bond en faisant ça. (...) On avait 12 ans. » (Fille 17 ans, XVI^e, lycée privé)

Le rôle des parents

Globalement, le rôle des parents, tel qu'il est décrit par les adolescents, semble se résumer à celui de contrôle. Les adolescents évoquent rarement avoir eu des discussions, des échanges sur le thème des drogues avec leurs parents à l'exception de quelques uns.

« Moi je leur ai dit. En fait je suis arrivé et je me sentais heu. C'était à un moment où je me sentais accro, enfin pas accro mais j'arrivais pas à dormir, alors je me suis dit qu'il était temps d'arrêter et mes parents revenaient de vacances, j'étais toute seule avec mon frère à Paris, ils revenaient de vacances avec mes petites sœurs et je leur ai parlé, j'ai dit j'arrête les produits illicites, ils m'ont demandé quoi, je fumais énormément à ce moment là et mes parents ils sont un peu déconnectés de la réalité, [...]. C'est pour ça que je leur ai dit quoi, je savais très bien que... s'ils me foutent des limites et ben, c'est comme ça que je réagis. Très souvent ils me demandent si je refume parce que... Mais maintenant je fume une fois par semaine, enfin une ou deux fois par semaine grand maximum quoi. » (Fille, 16 ans, XV^e arrondissement)

Généralement, ils décrivent volontiers une forme de statu quo : *« Ils se doutent vraisemblablement mais... »* Il est vraisemblable qu'ils surestiment la perspicacité et l'indulgence de leurs parents. Car lorsque le jeune se montre audacieux en matière de drogues, il en fait la partie supposée interdite.

Dans les milieux favorisés les adolescents apparaissent moins affirmatifs sur l'attitude qu'auraient leurs parents si ces derniers apprenaient qu'ils consomment des drogues même si une des jeunes adolescentes rencontrées évoque également la sanction du renvoi :

Intervieweuse : *Est-ce que vous avez parlé de la drogue avec vos parents ?*

Ado : *Oui. Surtout des drogues dures, en fait. Etant donné que je fume, ils ne font plus trop de speech, c'est-à-dire ils m'ont déjà fait beaucoup de speech sur la cigarette mais à partir du moment où je leur ai dit que je fumais, ils n'en ont plus trop parlé. Mais ma mère est formellement contre les drogues et elle m'a déjà beaucoup prévenu à ce sujet.*

Intervieweuse : *Elle est formellement contre, ça veut dire quoi ?*

Ado : *Elle m'a déjà dit que le jour où je prenais de la cocaïne, elle me virerait de la maison et elle ne me considérerait plus jamais comme ça fille, comme ça, c'est clair.* (Fille, 16 ans, Boulogne)

S'il est difficile de différencier distinctement des attitudes parentales en fonction des milieux sociaux, il transparait toutefois que les adolescents des milieux aisés ne considèrent pas comme inimaginable de parler de leurs usages avec leurs parents contrairement aux adolescents rencontrés dans les quartiers populaires pour qui une telle éventualité se révèle pour la plupart d'entre eux inenvisageable.

L'INVESTISSEMENT SCOLAIRE ET PROFESSIONNEL : CYCLE DE VIE ET CONSOMMATIONS

Les entretiens ont fait émerger une thématique dont les études précédentes n'avaient pas révélé l'importance pour comprendre les différents comportements d'usage. En effet, l'échantillon en opposant schématiquement des élèves aux parcours scolaires globalement bons (filrière générale, pas de redoublement...) et, d'autre part, des élèves avec des parcours plus chaotiques (redoublement et orientation multiples par exemple) a révélé l'importance que représentait la capacité des adolescents à se projeter dans l'avenir dans leur perception des usages de drogues. Les « bons élèves » prennent soin de ne pas mettre en péril ou compromettre leur avenir. Leur investissement scolaire s'inscrit dans un véritable projet de vie. Les élèves des milieux favorisés se projettent et évoquent volontiers leur future vie d'adulte. De la sorte, ils définissent les contreparties qui leur semblent s'imposer pour ne pas remettre en cause leur projection. Leurs expériences de consommation de drogues notamment illicites s'inscrivent donc dans ce « plan de vie ». Elles apparaissent ainsi planifiées et régulées. Elles sont clairement décrites comme des expériences à faire, des distractions qui agrémentent les soirées mais qu'il faudra nécessairement abandonner. L'usage ne peut donc pour la très grande majorité d'entre eux qu'être limité dans le temps. Il apparaît évident que cette approche " romantique " de l'usage ignore les dangers à court terme que peut représenter un usage en apparence contrôlé. En outre, dans l'ensemble les adolescents interrogés ont des expériences qui relèvent encore du stade de l'expérimentation⁹.

9. D'où l'intérêt de réaliser quelques entretiens avec des jeunes un peu plus âgés, de préférence issus des mêmes quartiers que les 16-18 ans.

« Oh, ben en vacances ou quand j'étais sur Paris, je pouvais heu, allez, disons une fois tous les deux jours quoi, à l'échelle d'une ou deux semaines mais pas plus. Etalé sur toute une soirée, c'est pas un ou deux traits, c'est plus. Mais bon là je parle pour maintenant hein, à 16-18 ans j'en prenais pas tant que ça, c'était seulement dans le cadre de soirées en boîte. » (Garçon, 21 ans, XVI^e)

Par ailleurs, presque tous les interlocuteurs disent consommer seulement en fin de semaine et pendant le week-end, cette règle informelle étant même respectée par les plus consommateurs des interviewés :

« En fait, souvent on faisait ça le week-end [prendre de la cocaïne] ! Parce que souvent on avait cours la semaine, etc. on est des gentils élèves sages et le week-end on peut sortir, nos parents nous voient pas » (Garçon, 20 ans, XVI^e)

Les rares qui ne respectent pas ce rythme n'arrivent pas à suivre correctement leur scolarité et leur exemple a un effet dissuasif. La fréquentation du lycée semble être le moment de la vie le plus propice aux expérimentations et aux consommations festives. Les élèves ont en effet souvent une conscience aiguë du poids des responsabilités scolaires, familiales et professionnelles à venir, qui apparaissent être des freins puissants à la poursuite des consommations adolescentes. Ce point est fort bien accepté.

Quel que soit le niveau des consommations, les jeunes des arrondissements « bourgeois » vont considérablement les réduire un peu avant le bac et en poursuivant leurs études, généralement dans des filières avec des emplois du temps chargés. Autrement dit, excepté quelques éventuelles périodes où certains ont pu perdre le contrôle de leurs consommations (passage se terminant parfois par un redoublement) les études représentent finalement un garde-fou essentiel. Sans exception, tous les élèves résidant dans le XVI^e interrogés ont évoqué des projets professionnels ambitieux.

À aucun moment les adolescents rencontrés dans les arrondissements du nord-est parisien ne se sont positionnés de la sorte. La vie future n'a été que guère évoquée et les usages de drogues illicites autres que le cannabis ne sont pas présentés comme une parenthèse, une expérience mais bien comme une orientation de vie que les adolescents redoutent car synonyme de déchéance.

PRÉVENTION ET RÉPRESSION

L'illégalité de l'usage de drogues autres que le tabac et l'alcool est parfaitement connue de tous les adolescents rencontrés.

Parmi les jeunes des milieux aisés, l'illégalité est synonyme de trafic. L'interdit lié au simple usage n'est que rarement évoqué et se traduit la plupart du temps par une recherche de discrétion renforcée.

« En fait, nous avec mon ami, quand on s'est fait arrêter en terminale, on avait déjà commencé à faire ça depuis 6 mois, 8 mois. Et ce qui s'est passé c'est qu'on ne s'est pas fait attraper pour ça, parce qu'on en avait pas suffisamment sur nous, et on s'est dit à ce moment-là que c'était grave et que le trafic devait finir parce que ... là il y avait des vrais risques pour le coup ! Là il y avait de gros risques ! Parce que malgré tout une journée en garde à vue si vous voulez, c'est pas très grave, payez une amende, etc. mais quand vous risquez quand même de la prison, ce genre de choses, surtout moi aujourd'hui, si j'avais eu ne serait-ce qu'un problème dans la rue, il y a plein de métiers que je ne pourrais plus faire. Quand vous faites du droit, vous ne pouvez plus faire l'avocat, pas être magistrat... donc il faut vraiment avoir un casier vierge. Donc voilà. » (Garçon, 20 ans, XVI^e)

Voici un autre incident de ce type :

« Puis ils le savent quand même. Moi j'ai une amie qui l'a fait longtemps (acheter du shit en gros). Une fois qu'elle a vu la police rôder autour d'elle, elle a décidé qu'elle arrête et voilà, ils connaissent le danger »" (Fille, 16 ans, XVI^e)

Dans les milieux populaires, le contrôle semble plus banal.

Intervieweuse : ... ça vous est arrivé de vous faire arrêter par des policiers ?

Ado : Non,

Intervieweuse : Enfin, de vous faire contrôler ?

Ado : Contrôle, oui, ça m'arrive.

Intervieweuse : Et c'est des contrôles juste de papiers ou ils regardent aussi si vous avez quelque chose...

Ado : non, ils regardent si on a des choses.

Intervieweuse : Et alors, ça vous fait quoi ?

Ado : Ben, c'est normal parce que des fois quand je discute avec des potes à moi, ben, on se retrouve en groupe quoi et normal ! Ils nous voient avec eux et ils croient que ... et donc ils nous fouillent. Mais ils ne trouvent rien. Je n'ai rien sur moi.

Intervieweuse : Ca vous fait quoi comme impression de vous faire fouiller, ... vous en avez l'habitude [silence] Ils contrôlent des filles aussi bien que des garçons ?

Ado : En fait, ils nous contrôlent juste quand ils nous voient en groupe. Quand il y a des garçons, quoi. La police elle passe, voilà ! Mais sinon quand on est entre filles, ils s'en foutent, quoi.

Intervieweuse : (...) *Et quand ils trouvent quelque chose chez les garçons ?*

Ado : *Ben ils les embarquent direct.*

Intervieweuse : *Ils les embarquent ou ils récupèrent le butin ?*

Ado : *Non, ils les embarquent direct ! Non ils ne vont pas nous voir, prendre des trucs et partir ! Ils vont les embarquer, les mettre en garde à vue, tout ça.*

Intervieweuse : *Vous avez déjà vu ça, des gars qui partent comme ça ?*

Ado : *Oui, j'ai déjà vu. (Fille, 18 ans, XVIII^e)*

Dans les quartiers populaires se faire contrôler, emmener au poste fait en quelque sorte partie des injustices quotidiennes. Pour autant, les adolescents disent n'avoir pas peur de la police : le contrôle voire la poursuite par des policiers crée un événement à raconter, en tout cas pour les plus jeunes qui n'ont pas encore eu à affronter les rouages de la justice comme en témoigne cette jeune fille :

« Alors, il y a ceux qui prennent ça comme un jeu - en général c'est les plus jeunes. Qui ont 15, 16 ans, ils se prennent pour des grands : " ça y est, on a fait une garde à vue, la première, enfin ! » (Fille, 20 ans, XX^e)

Ou cette autre, en parlant de son frère qui devra bientôt passer en justice pour trafic de drogues (alors que ses parents ne sont même pas au courant !) :

« Mais lui, il est trop bête ! Mais lui-même avait dit : " oui, je finirai en prison. Ce que je veux, c'est y aller » (Fille, 17 ans, XII^e)

La perception de l'illégalité, de même que le ressenti des jeunes face aux actions policières apparaissent nettement liés au quartier et aux conditions de vie. Mais il est également probable que les traitements policiers ne soient pas toujours les mêmes d'un quartier à l'autre. Ainsi, l'arrestation d'un adolescent dealer d'un lycée sera vraisemblablement perçue comme une action pédagogique dans le XVI^e et aura davantage un effet dissuasif pour les autres élèves, alors que si l'établissement est situé dans un quartier populaire, elle risquera le plus souvent d'être considérée comme une provocation.

Plus que la police, les adolescents des milieux populaires craignent, comme nous l'avons déjà signalé, davantage leurs parents ou les membres de la famille susceptibles d'exercer une autorité sur eux. Les sanctions familiales ou l'indignité qui pourraient en découler peuvent être suffisantes pour dissuader un jeune adolescent de franchir le pas de l'expérimentation. Bien évidemment, ce rapport autoritaire exercé par la famille trouve ses limites lorsque l'adolescent est déjà engagé dans un usage important.

« Moi, sérieusement, en 5e, j'ai vraiment fait des conneries, et après mes parents et mon grand frère ils ont vraiment pété un plomb on va dire. Mon frère il venait me chercher et tout, je pouvais pas trop sortir, je fréquentais plus personne, il me faisait la morale tous les jours. Au début ça m'énervait, et je faisais pire. Sérieusement, quand il me faisait la morale, je trouvais tout le temps une excuse ou quoi pour sortir et faire des conneries encore. Par vengeance en fait. Mais après, quand j'ai un petit peu grandi, j'ai compris qu'ils avaient raison et j'ai arrêté. Et maintenant je leur suis reconnaissante. En 4e quoi, après en 3e ils m'ont lâchée on va dire, mais en 4e ils m'ont vraiment saoulée. » (Fille, 18 ans, XIII^e, scolarisée dans le XX^e)

EDOUARD ET CÉLIA : DEUX PARCOURS DE CONSOMMATEURS

Edouard, 20 ans, est le fils d'un médecin et d'une institutrice. Il vient du XVI^e arrondissement où il a aussi passé son bac dans un lycée public. Célia, 20 ans également, est la fille d'une nourrice d'origine togolaise et d'un agent d'entretien à la mairie de Paris. Elle a grandi dans un quartier populaire du XX^e arrondissement. Alors que tout semble les séparer, ces deux jeunes ont néanmoins en commun d'avoir connu une période de forte consommation de drogue, période qu'ils ont dépassée tous les deux, mais dans des contextes sociaux et avec des moyens très différents.

Edouard a connu tous ses amis au lycée. Ils sont une quinzaine. À cette époque, Edouard vivait seul avec sa mère, tandis que son père vivait déjà avec sa nouvelle femme et leur enfant, la demi-sœur d'Edouard – que ce dernier considère d'ailleurs comme sa sœur. Edouard dit avoir toujours eu de bonnes relations avec ses deux parents. C'est avec ce groupe d'amis qu'il a peu à peu essayé différentes drogues :

« Sinon, nous, on fumait du cannabis, à la base, et les gens qui étaient notre contact par rapport à ça vendaient d'autres choses aussi et que, de par l'envie du groupe d'expérience, on s'était dit : « pourquoi pas essayer autre chose ? » et c'est toujours à peu près comme ça, je pense, que dans les groupes ça marche ! On a toujours un ou deux qui ont envie d'y aller et puis finalement on essaye (...) »

L'aventure a commencé en classe de seconde :

« En 3ème on a fumé un joint, puis plus rien. C'est à partir de la seconde, c'est là où ça a vraiment commencé et où dans la même année on a essayé un peu tout, quoi. Ça allait très vite, en fait. »

Les consommations s'inscrivent dans un cadre festif le week-end, avec amis.

« Parce que ça peut ne pas être bien et par rapport à ça on est vraiment un groupe d'amis. On peut être ensemble, faire la fête, c'est jamais dans un but... par exemple je ne connais personne qui prendra de la cocaïne le matin, je n'ai pas d'amis qui sont obligés de boire trois bières avant d'aller au travail ou ce genre de choses, quoi. Il y en a qui consomment plus que de raison et plus que la moyenne nationale, etc. mais je ne pense pas qu'il y ait de réel toxicomane chez nous, en fait ».

Pourtant, peu à peu l'usage s'intensifie avec le sentiment de plus en plus net qu'une dépendance s'installe :

« Si vous êtes par exemple dans une soirée et vous êtes avec des amis, ça peut être très agréable, très amusant de prendre de la cocaïne. Vous allez parler plus, vous êtes beaucoup plus motivé, vous allez tenir plus longtemps, etc. En revanche, nous on a connu ça – en fait souvent on faisait ça le week-end ! Parce que souvent on avait cours la semaine, etc. on est des gentils élèves sages et le week-end on peut sortir, nos parents nous voient pas – et le problème c'est, c'est sympa, mais quand vous faites ça un week-end, puis un deuxième week-end, puis un troisième, vous vous rendez compte au bout de 10 week-end, le XI^e week-end, ben, la fête est beaucoup moins sympa, vous commencez à réfléchir, en fait. Le problème c'est pas tellement sur l'effet immédiat – sauf si vraiment vous en prenez trop ou qu'il y a un vrai problème d'overdose ou je ne sais quoi – mais je pense que c'est vraiment lié à la durée, sur comment vous prenez les choses et sur comment vous voyez les choses. Je pense que c'est vraiment dans le temps que ça joue et que la dépendance joue. »

Lorsqu'Edouard commence à dérapier, les amis sont là pour le « remettre sur le droit chemin » :

« On était dans une fête. J'en prenais tout seul, en fait, dans les toilettes. Et comme j'ai un de mes amis qui me connaît très bien, et sur nos visages ça se voit ou dans notre attitude, ..., et qui a vu et donc il y a eu un holà qui a été mis très rapidement qui m'a fait comprendre qu'à la limite, quitte à en prendre seul, de l'assumer et qu'il ne fallait pas se cacher et que si je voulais en prendre seul je n'avais qu'à le prendre devant eux, et ça, ça m'a bien fait réfléchir, et ça m'a permis de me remettre sur le droit chemin. »

Edouard, contrairement à la grande majorité des adolescents, n'a jamais caché sa consommation de cannabis à ses parents d'autant que sa mère en a elle-même consommé dans sa jeunesse.

« Oui, écoutez, avec ma mère je pouvais fumer à la maison. Parce que ma mère, elle-même fumait jeune. Elle a arrêté quand elle avait 25, 30 ans, mais elle

connaît quand même le produit donc elle connaît. Et ma mère, c'était un peu la guerre quand j'étais au lycée, les 2 premières années à cause de ça, parce que j'étais jeune, « Est-ce que tu vas avoir le bac ? Est-ce que tu ne fumes pas trop ? », etc. À partir du moment que j'ai eu le bac et qu'elle voyait que « raisonnablement » j'aurais plus ou moins cette consommation-là, elle m'a dit du coup : « Je préfère que tu fumes dans ta chambre, on ouvre la fenêtre, plutôt que tu ailles fumer dehors et que je suis obligée de te récupérer au commissariat. »

En revanche, il est des consommations dont il ne parle pas avec ses parents : *« Mes parents savaient que je fumais du cannabis, oui. Ils n'étaient pas forcé-ment pour. Mais le reste, absolument pas. »*

Un jour Edouard est arrêté :

« Et je peux vous dire que, même s'ils font tout ça pour vous impressionner, pour marquer le coup, si vous voulez, quand vous vous retrouvez à genoux sur le trottoir, menotté à 17 ans, ça vous fait quand même un peu bizarre ! Voilà. Moi j'étais mineur, donc je n'ai pas eu de problème parce que... ils me gardaient 6 heures, prenaient ma déposition et ma mère venait me chercher, mais mon ami, lui, était majeur et donc il est resté 36 heures. Donc lui, il a fait le dépôt, il y a dormi, etc. Moi ça a été plus une anecdote, lui un peu plus – pas traumatisant mais moi en gros j'ai passé un après-midi dans un bureau avec un fonctionnaire de police qui me posait des questions. Lui, il a quand même passé une nuit dans une cellule avec d'autres gens, avec plus [...] Oui, ça vous calme, ça vous calme ! En tout cas ça vous apprend à être plus prudent ! »

Ses parents et plus particulièrement sa mère ne semblent pas s'inquiéter outre mesure de cette expérience, contrairement à Édouard qui prend peut être davantage conscience que ses consommations deviennent problématiques :

« Ecoutez, ma mère se doutait qu'un jour ça finirait par arriver. Et quand c'est arrivé j'ai eu droit quand même à un sermon, au commissariat de toute façon, devant la police c'était plus simple, mais je vous disais j'avais une relation de confiance avec ma mère, quand elle est venue me chercher c'était pour le cannabis, elle savait que je fumais de temps en temps dehors, vous voyez, c'est pas le genre de parents qui est tombé des nues, qui pensent que leur fils est un ange et un jour ils apprennent que pas du tout, c'est-à-dire je me suis, à la limite, plus fait engueuler parce que je n'ai pas été prudent, c'était pas malin, etc. Plus que pour ce que j'avais fait réellement. Et la mère de mon ami c'était pareil. »

« C'est bien parce que je suis parti, à la base, parce que donc je faisais beaucoup la fête, en terminale ici, comme je vous ai dit, et après la première année où j'ai vu tous mes amis de ceux qui sont partis en province dans des écoles, je

me suis dit qu'effectivement, c'était plus intéressant de partir en province pour faire des études, plus au calme, dans un univers plus tranquille etc. et de revenir ici pour faire la fête – effectivement, c'est une solution qui marche mieux, en fait. Parce que je n'ai pas du tout la même attitude quand je suis ici que quand je suis là-bas, en fait. À Angers je travaille, je sors très peu, je fais peu la fête alors que quand je suis ici j'en profite parce que j'ai fait mon travail là-bas. C'est pas plus mal aussi. »

Cette décision de s'éloigner apparaît rapidement positive d'autant que parallèlement à ce changement d'environnement Édouard évolue également

« Parce que, explique Édouard, c'est vrai que quand vous vous faites des amis jeunes, ça peut être pas mal aussi par rapport à ça : on fume le premier joint ensemble, on prend la première cuite ... Alors que quand vous êtes à la faculté, vous êtes plus mûr, plus grands et vous pouvez avoir des amis pour autre chose que ça. C'est-à-dire, ça va être plus pour des affinités intellectuelles, philosophiques, tout ce que vous voulez, soit pour des groupes de travail... Les raisons pour lesquelles vous vous faites des amis, par rapport au lycée, changent en fait. » Il y a aussi la petite copine dans cette ville, « une jeune fille sérieuse » qui « boit de temps en temps, mais très peu » ...

Le groupe d'amis survit à tous ces changements :

« Comme on est quand même un groupe assez ouvert, on est peu dans le système « on critique les conjoints de nos amis ». Ça peut arriver, c'est déjà arrivé, certes, mais on est vraiment ouverts. C'est-à-dire quand un ami va nous dire « je vais vous présenter ma copine » ou elle va dire qu'elle va nous présenter son copain, on sait que c'est difficile pour elle et pour la personne qui est le conjoint, qui rencontre les amis etc., donc on essaie le plus possible de mettre à l'aise la personne. Bon, c'est un peu l'examen de passage, c'est sûr, mais bon, on n'est pas des monstres, on n'est pas non plus... Donc si la personne est bien, en général ça se passe bien. »

Des amis pour la vie, en quelque sorte. *« On a beaucoup d'amis à la fac, on a tous des amis très différents, mais au final on est toujours quand même à se retrouver entre nous, quand même. On est comme une sorte de deuxième famille, quoi. »*

Aujourd'hui, Édouard a une consommation occasionnelle qu'il considère maîtrisée. Rappelons son discours à ce sujet :

« Oui on fume encore, toujours. C'est peut-être naïf encore de penser ça, mais honnêtement je pense que ... avec mes amis, je suis très content de mes amis, je m'entends bien avec ma famille, je n'ai pas de problèmes particuliers avec eux, (...) j'ai une fiancée avec qui je m'entends bien, mes études, ça va aussi, et

malgré tout je fais la fête à côté. Moi, c'est les indicateurs que je me suis fixés, c'est-à-dire, quand un jour l'un de ces 4 ou 5 indicateurs-là sera vraiment problématique par rapport à ça, je prendrai conscience et je m'arrêterai. »

Pour sa part, Célia a grandi dans un quartier populaire du XX^e arrondissement. Comme Edouard, elle a vécu une période d'usages réguliers. Elle n'a jamais rien consommé d'autre que des cigarettes, de l'alcool et du cannabis. Les autres produits lui font peur, il en va de même pour ses copains du quartier : Ils rejettent toute consommation de drogues illicites autres que le cannabis, ce qui n'empêche pas certains d'entre eux d'en vendre.

Célia a commencé à fumer et à boire très régulièrement après avoir quitté son lycée : elle était alors en première année de BEP sanitaire et social. Célia vit à cette époque avec son père, tandis que sa mère habite seule avec deux de ses frères dans le même quartier. Célia aussi dit très bien s'entendre avec ses deux parents. Pourtant, lorsque Célia abandonne l'école, elle entre en conflit avec son père et sa nouvelle compagne. Célia ne supporte absolument pas cette dernière. Suite à des disputes, son père va de plus en plus chez sa compagne et Célia passe beaucoup de temps seule à la maison.

Durant cette période Célia trouve refuge auprès des copains de quartier. Ces derniers, tout comme elle, ne sont pas scolarisés et ne travaillent pas. Ils passent leurs soirées à fumer, à boire et à s'amuser. Cette bande de copains, environ une centaine estime-t-elle, vit la nuit et dort le jour. Si Célia n'arrive plus à assumer l'école depuis qu'elle fume et boit, elle assume tout de même son rôle de grande sœur en emmenant son petit frère tous les matins à l'école !

« En tant que grande sœur, c'est moi qui le gardais petit le mercredi. Je me suis toujours occupée de lui et je l'ai toujours emmené partout avec moi. (...) Tout le monde connaît mon petit frère ! C'est ma mascotte ! [Elle rit] Oui, tout le monde le connaît ! »

Même si Célia distingue bien « ses amis » de toujours des « copains du quartier » qui sont un peu ses compagnons d'infortune, elle apprécie beaucoup également ces derniers :

« Et il y a des gens très intéressants dans ces jeunes, il y en a qui ont beaucoup de talents : des chanteurs, des rappeurs, vraiment énormément de talents. Beaucoup plus que la plupart des artistes qu'on voit passer à la télé ! Il y en a qui sont intelligents aussi. Il y en a ! Je ne sais pas, il y a beaucoup de choses à voir. Il y a beaucoup plus de choses qu'on ne pense. Ce n'est pas que des jeunes qui sont là à fumer et à boire. Ce sont des gens avec des grandes, grandes qualités humaines, je trouve. Chaleureux, accueillants. [...] »

Mais surtout, pendant cette période, ce sont les seuls avec qui elle peut partager ses soucis :

« Ils ont été là à des moments où c'était dur pour moi je ne pouvais en parler à personne, je ne pouvais pas en parler à mes amis, parce que je savais que ça les toucherait trop, je ne pouvais pas en parler à ma famille parce que bon, la famille reste la famille, c'est toujours délicat de rentrer plus en profondeur, plus en précision sur certains sujets, mais eux ils étaient là, neutres quoi. Du genre : « T'inquiète pas, moi aussi j'ai mes galères. » On se racontait nos trucs entre nous, on se confiait, comme ça, les uns aux autres ! »

Progressivement, Célia prend comme Edouard conscience que la vie qu'elle mène ne peut plus durer : *« J'avais des gros soucis de santé et après j'avais des gros problèmes personnels. Moi-même je me remettait beaucoup en question, il faut faire quelque chose, je ne suis plus à l'école, est-ce que je suis capable de faire quelque chose de ma vie. J'ai compris que ce n'était pas en continuant à passer mes journées à boire et à fumer que j'allais arranger quoi que ce soit. »*

Mais à son grand regret les ponts avec l'école sont rompus et elle n'arrive pas à se réinscrire dans le lycée dont elle a été « virée ». Ainsi, alors qu'Edouard quitte son XVI^e pour s'inscrire dans une faculté de droit en province, Célia devient jeune fille au pair en Allemagne :

« Ben, en fait avant j'étais plus copains, copines et je suis partie vivre en Allemagne. J'ai été jeune fille au pair, pendant 6 mois et pendant ces 6 mois je me suis rendu compte, ça m'a fait faire un gros travail sur moi-même et ça m'a fait comprendre en fait les gens qui vraiment comptaient pour moi, qui me manquaient vraiment, ceux qui prenaient de mes nouvelles, c'était mon père, ma mère, mes frères. Depuis que je suis rentrée d'Allemagne, je suis entre mon petit ami et mes parents. »

Pendant son séjour en Allemagne, Célia fait un gros malaise au point de penser qu'elle allait mourir. Suite à cet incident, elle a arrêté de fumer du cannabis. Ses parents l'ont soutenue pendant tout ce temps. Sa mère, très affligée par l'état de santé de sa fille reste très présente. Quant à la drogue, elle a juste répété qu'il fallait que Célia arrête. Son père, plus nuancé, lui a dit de consommer à la maison, devant lui plutôt que de se cacher dans la chambre ou de fumer dans la rue. D'après Célia cela aurait contribué à lui permettre de réduire sa consommation de cannabis :

« J'ai commencé à arrêter de fumer beaucoup et tous les jours, le jour où mon père m'a dit : écoute, je sais que tu fumes, je préfère que tu fumes à la maison. Ça lui permettait de contrôler justement, de me dire : « Là c'est bon, t'as fumé un joint tout à l'heure, tu n'as pas besoin de fumer un autre joint. Arrête, pour aujourd'hui, ça suffit, quoi ! » Et c'est vrai quand on fume dehors avec les gens, on est un peu piégé, parce qu'il y a une première personne qui roule un joint, après une deuxième personne, après une troisième et pendant toute la soirée je

fumais presque sans m'en rendre compte, parce qu'on en demande pas, c'est pas nous qui faisons la démarche. »

L'attitude prise par le père de Célia apparaît particulièrement singulière ; en acceptant sa consommation il a vraisemblablement ouvert un espace de communication qui va lui permettre finalement de contrôler les usages de sa fille. Si pour Edouard le groupe d'amis survit à toutes les épreuves, la bande de copains avec qui Célia dit avoir traîné pendant deux ans, se concentre exclusivement sur cette période de consommation. Son repli sur la famille et son petit ami lorsqu'elle rentre d'Allemagne entraîne une prise de distance vis-à-vis de la bande de copains. D'ailleurs, même si son petit ami fume lui-même du cannabis, il ne veut pas que Célia le fasse puisque, nous dit-elle, « *Je suis sa femme. Il ne faut pas que j'intoxique mon corps.* » Au-delà de l'incompatibilité entre la vie en couple et la vie dans une bande de copains, qui apparaît comme une constante dans les milieux sociaux modestes, il y a le souci de ne pas vouloir se laisser entraîner :

« De toute façon, dès que j'ai arrêté de fumer, j'ai changé toutes mes fréquentations. J'évite d'être avec des fumeurs. Parce que je vais toujours être tentée et je sais que, par exemple, quand je ne vais pas bien... je m'arrange pour être toute seule avec mon petit copain. S'il n'y a que lui qui fume devant moi, ça va. Ça ne me va pas donner envie. Parce que de toute façon, il ne me laissera pas fumer. [Elle rit] Mais je m'arrange pour ne pas être avec des gens qui fument du cannabis parce que sinon je sais que je vais être vraiment tentée de fumer. »

Comme Edouard, Célia continue de consommer jusqu'à aujourd'hui, mais très modérément « quelques cigarettes, un pétard de temps en temps. ».

Les parcours de consommation d'Edouard et de Célia se ressemblent en ce qu'ils contiennent une période de consommation suivie d'un retour à la raison. Chemin faisant, Célia a cependant abandonné les études, n'ayant aucun diplôme ni certificat d'études. Par ailleurs, contrairement à Edouard, son arrestation par la police a eu des conséquences plus importantes :

« Je suis passée en jugement (...), j'ai eu 5 mois de sursis et 3 ans de mise à l'épreuve. Ça veut dire que là, dans les 2 années qui suivent, s'il m'arrive quoi que ce soit, de sérieux, je prends 5 mois de prison direct. [Elle rit de son rire ironique] C'est génial, non ? Ils ne se rendent même pas compte à quel point ils gâchent la vie des gens. Parce qu'avec un casier judiciaire on ne peut plus faire grand-chose ! »

Pourtant, elle n'a jamais consommé autre chose que du cannabis, elle n'en a que très rarement acheté et, surtout elle n'en a jamais vendu. Célia paie cher sa révolte de la jeunesse. Par ailleurs, à l'inverse d'Edouard, le fait de se retrouver en garde à vue n'a jamais réellement dissuadé Célia et ses copains d'arrêter.

Voilà comment Célia raconte son expérience avec la police :

« Si je me mets à parler de la police, on ne va pas s'arrêter. Il y en a des choses à dire ! C'est vraiment... Dans un pays comme la France où la devise c'est : liberté, égalité, fraternité, c'est scandaleux la façon dont les jeunes sont traités dans des commissariats de police. C'est scandaleux ! Moi, je n'ai pas été souvent, parce que ... je ne suis pas une délinquante ! Ce n'est pas parce qu'on fume qu'on est délinquant. Et on m'a vraiment traitée comme, je ne sais pas moi, comme un criminel, comme quelqu'un qui avait commis un crime, un vol, ... je me suis fait insulter, je me suis fait voler – on m'a pris mes clés pour m'emmerder ! Ah non, tu es traité comme de la merde.

T'es dans une cellule qui n'est pas propre, c'est horrible, on est tenu comme des bêtes, quoi ! Ils ne voulaient même pas me laisser faire pipi, il fallait que je laisse la porte ouverte, comme si j'allais me pendre dans les toilettes alors que je voulais pas me tuer, je voulais juste aller aux toilettes, tranquillement, avec un minimum de tranquillité ! Franchement, à la rigueur quand je suis sortie j'avais la haine ! [...] Et ça, vous pouvez prendre n'importe quel jeune, c'est pas que moi qui vous le dis. Vous prenez n'importe quel jeune dans la rue-là, vous restez même quelques jours dans le quartier, ils vous diront la même chose que moi. Il y a beaucoup de policiers corrompus aussi, ils sont fiers de le dire.... [...]

Ils sont même allés réquisitionner chez moi [elle rit] comme si j'étais une grosse dealeuse, ou je ne sais pas, une grande criminelle, et ils ont dit à mon père, texto : « Nous voulions vous appeler, mais elle a refusé. » Ils ont vraiment fait en sorte qu'il y a des problèmes jusqu'au bout, quoi. Avec la justice, et avec mes parents. C'est assez particulier. Ils sont là pour nous casser. Ils sont là pour nous pourrir la vie, ils sont là pour ça ! »

Sur notre demande : *« Et le fait d'avoir vu comment cela se passait au commissariat, est-ce que cela ne t'a pas incitée à être plus prudente ? »* Célia répond : *« Non, c'est quelque chose qui est banal pour nous. Moi personnellement je ne passe pas toutes mes soirées en garde à vue, heureusement !, Mais voilà quoi. J'ai toujours évité de me retrouver là-bas. C'est une soirée de gâchée ! [Elle rit] »*

CONCLUSION

Ces travaux statistiques qui pour la première fois croisent un regard qualitatif et quantitatif sur les usages de drogues apportent des éléments de compréhension nouveaux mais ouvrent également de nouvelles perspectives au niveau méthodologique.

Sur ce dernier point, rappelons qu'il ne s'agissait pas simplement de compléter des données quantitatives par des données qualitatives mais bien de conjuguer deux démarches où les avantages d'une méthode de collecte comblaient les lacunes de l'autre, l'enquête qualitative intervenant en aval afin d'interroger les hypothèses formulées lors de l'enquête statistique quantitative. L'objectif en couplant ces deux stratégies était bien d'atteindre une meilleure compréhension des comportements d'usages de produits psychoactifs. S'il reste encore bien évidemment de nombreuses zones d'ombre concernant les usages de drogues à l'adolescence et notamment ceux des jeunes parisiens, cette première expérience s'est révélée fructueuse. Elle a permis de préciser quelques uns des facteurs associés aux usages de drogues comme le rôle des perceptions et opinions, celui des pairs ou encore du rôle des relations entre les sexes. Ces travaux permettent ainsi de proposer un sens aux liens (statistiques) qu'entretiennent les usages de drogues avec certaines caractéristiques individuelles, familiales, sociales et culturelles.

Les entretiens confortent la plupart des hypothèses formulées pour comprendre les différences de consommation entre le sud-ouest et nord-est parisiens, mais en déplacent toutefois un peu la portée ou le propos, ce qui en retour ouvre de nouveaux angles de compréhension.

Retenons par exemple, les différences de perception des risques encourus. Dans un premier temps les discours tenus par les adolescents apparaissent relativement homogènes, s'agissant notamment du consensus fort sur les produits les plus dangereux comme l'héroïne. Cependant, les opinions se révèlent au final nettement plus clivées et les raisons « d'avoir peur » constituent une véritable ligne de partage entre les adolescents des arrondissements du sud-ouest et ceux du nord-est. L'expérimentation ou l'usage occasionnel de drogues illicites sont perçus par les adolescents du quart nord-est comme très risqués alors que pour les adolescents du quart sud-ouest, ces pratiques sont perçues comme ponctuelles, hédonistes et devant cesser de manière naturelle avec l'entrée dans la vie adulte, synonyme de carrière professionnelle et de vie familiale. Cette projection structure et légitime l'usage dans le présent.

Dans le discours des adolescents des milieux modestes du nord-est parisien, la consommation de drogue s'inscrit dans une toute autre perspective. Considérant la première prise comme fatale (hors celle de cannabis), ils appréhendent l'usage de drogues « dures » comme étant invariablement suivi de l'apparition d'une dépendance dont il devient irrémisiblement synonyme. Or si la dépendance et la consommation compulsive qui parfois l'accompagne leur apparaissent dange-

reuses, ce n'est pas tant pour leurs conséquences en matière de santé que par les risques financiers qu'elles font encourir. Les jeunes du quart nord-est estiment ne pas disposer des ressources nécessaires pour y pourvoir et n'envisagent pas d'autre recours que les moyens illégaux pour trouver de l'argent. Ils citent souvent l'exemple exutoire d'une connaissance ou d'un ancien camarade qui est devenu dealer ou délinquant. Cette problématique est totalement absente des représentations des drogues que peuvent avoir les jeunes rencontrés dans le XVI^e : sans nier les dangers, ces derniers apparaissent persuadés de pouvoir contrôler leurs expériences et leurs consommations. Leur entourage familial et leurs pairs comme la nécessité d'assumer leurs responsabilités scolaires pour réussir leur vie future constituent, selon eux, des éléments de contrôle suffisants. Un autre enseignement majeur peut être noté concernant l'importance des réseaux sociaux dans la structuration des usages. En effet, les réseaux sociaux apparaissent formidablement antagonistes selon les arrondissements et les milieux sociaux : denses, rassurants et valorisant les expérimentations pour les jeunes du quart sud-ouest, très clairsemés et inhibiteurs de ces expériences perçues comme dangereuses pour ceux du nord-est. Si le rôle des pairs s'était révélé rapidement comme un facteur associé aux usages, les entretiens ont montré que ce n'est pas tant la densité du réseau social qui importe que la nature des liens qui unissent les membres. À l'homogénéité rassurante de l'entre-soi bourgeois s'opposent des groupes étendus et plus hétérogènes, comprenant des amis, la fratrie, des connaissances mais aussi des simples relations de quartier, composant des ensembles moins solides et plus variables aux relations apparemment moins fermes.

Ces quelques enseignements exemplaires illustrent bien l'intérêt d'inscrire l'observation des usages de produits psychoactifs dans leur contexte écologique. Les zones géographiques définies lors de l'étude 2004, si elles correspondent à des profils socioéconomiques spécifiques, se superposent également à des modes de vie, des perceptions sur les drogues ou encore des réseaux sociaux qui organisent les expérimentations et les usages de drogues. Ces éléments de compréhension des usages de drogues dans l'espace parisien font écho aux travaux de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot qui montraient que « la ville [Paris] est le produit d'une interaction permanente entre du social objectivé dans des bâtiments, des formes urbaines [...] et du social incorporé dans les habitants » (Sociologie de Paris, La Découverte, Coll. Repère, 2004, 121 p.).

Pour terminer, soulignons que les motifs d'usages qui ressortent des entretiens n'épuisent bien évidemment pas l'ensemble des motivations de comportements d'usages ou d'abstinence. D'autres entretiens auprès de sous-populations différentes feraient inmanquablement émerger d'autres éléments de compréhension. Toutefois, les perspectives qu'offrent ces travaux vont permettre de renouveler les questionnements dans les enquêtes en population générale et par là même développer la recherche des facteurs associés aux consommations de drogues et favoriser la prise en compte d'éléments nouveaux pour la mise en œuvre de politiques de prévention.

ANNEXES

<i>EXPLOITATION DÉPARTEMENTALE DE L'ENQUÊTE NATIONALE ESCAPAD 2008 : PARIS 2008</i>	68
<i>ÉCHANTILLON DES ADOLESCENTS INTERROGÉS</i>	73
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	75
<i>LEXIQUE</i>	77

EXPLOITATION DÉPARTEMENTALE DE L'ENQUÊTE NATIONALE ESCAPAD 2008 : PARIS 2008

Depuis 2000 l'OFDT réalise régulièrement, en partenariat avec la Direction du service national, une enquête statistique auprès des jeunes Français âgés de 17 ans : ESCAPAD. L'enquête se déroule lors de la Journée d'Appel à la Préparation à la Défense (JAPD). Elle est centrée sur la santé, les usages de drogues et les modes de vie. En 2008, 50 235 jeunes ont été interrogés : parmi eux 43 799 étaient âgés de 17 ans, dont 39 542 résidaient en métropole (50,3 % de garçons et 49,7 % de filles). L'importance de l'échantillon permet de réaliser des analyses régionales voire lorsque l'échantillon est suffisant (> 300) des analyses départementales.

Ce document présente les principaux résultats de l'analyse du département de Paris constitué de 430 adolescents de 17 ans résidant à Paris intra-muros. Les données sont présentées de façon à permettre des comparaisons avec le reste de l'Île-de-France et les autres régions.

Si la taille est supérieure au seuil fixé par l'OFDT pour réaliser des analyses, il n'en demeure pas moins que la faiblesse de l'échantillon invite à considérer les résultats avec une relative prudence. La faible dimension de l'effectif entraîne notamment des marges d'erreurs importantes (pour le tabac quotidien par exemple le niveau parmi les jeunes Parisien est compris entre [30 ; 39] alors que la moyenne métropolitaine est comprise entre [28,5 ; 29,4]).

PRÉSENTATION DES ÉCHANTILLONS MOBILISÉS

Si l'échantillon parisien présente quelques variations comparativement à celui observé en 2004, les Parisiens en 2008 se distinguent toujours de leurs homologues franciliens ou métropolitains par un taux d'adolescents scolarisés plus important et par une proportion plus importante de parents cadres, qui s'avère deux fois plus élevée qu'en province.

Tableau 1 - Caractéristiques sociodémographiques

	Paris (2008) n=430	Île-de-France - hors Paris - (2008) n=5565	Province (2008)	Paris (2005)	Paris (2004)
Elèves ou étudiants	88	88	83	93	94
Apprentissage, formation alternée	6	8	12	5	4
Actifs, occupés ou non	6	4**	4	2***	2***
Aucun redoublement au cours de la scolarité	57	56	56	54	57
Un redoublement au cours de la scolarité	37	38	39	34	37
Au moins 2 redoublements au cours de la scolarité	6	7 ns	5 ns	12***	6 ns
Agriculteurs	1	1	4	1	0
Artisans	16	15	16	16	14
Cadres	49	33	21	42	46
Professions intermédiaires	7	11	13	7	6
Employés	10	19	17	15	13
Ouvriers	5	9	17	8	6
Ne travaille pas	6	6	7	7	8
Ne sait pas	6	6***	5***	4**	5***
Parents ne vivent pas ensemble	35	29***	30***	32 ns	33 ns
Vit en internat ou hors foyer parental	14	4***	11 *	7***	4***

***, **, *, ns : test du Chi² pour la comparaison de chaque colonne à la colonne « Paris 2008 », significatif au seuil 0.001, 0.01, 0.05 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2004, 2005, 2008 OFDT

PARIS EN ÎLE-DE-FRANCE ET EN MÉTROPOLE

Tendances 2008 : Globalement en 2008 les jeunes Parisiens présentent des niveaux d'usages supérieurs à ceux mesurés sur l'ensemble du territoire et dans le reste de la région. Si par rapport à leurs homologues de la région les jeunes Parisiens présentent systématiquement des usages supérieurs, en revanche les niveaux observés à Paris concernant les ivresses et la consommation régulière d'alcool sont comparables à ceux observés en province. Les usages au cours de la vie de drogues illicites pour leur part sont, à l'exception de l'héroïne, toujours supérieurs aux expérimentations mesurées sur le reste du territoire ou de la région. Le profil

des usages de drogues parmi les adolescents parisiens de 17 ans se distingue très nettement de ceux observés en 2005 et 2004. Les dernières évolutions constatées à Paris s'opposent à celles observées nationalement, en particulier concernant le tabagisme, les ivresses répétées, les usages de cannabis et l'expérimentation d'ecstasy qui progressent à Paris alors que les tendances nationales sont à la baisse entre 2005 et 2008 pour ces mêmes consommations. De même pour l'usage régulier d'alcool dont les niveaux sont restés stables à Paris alors qu'ils ont baissé entre 2005 et 2008 sur l'ensemble du territoire.

Ces modifications des comportements des usages de produits psychoactifs des adolescents parisiens sont conséquentes à double titre. D'une part, elles se différencient de celles observées nationalement et d'autre part, elles délimitent un profil des usages à Paris en opposition avec celui observé jusqu'à présent qui dessinaient des adolescents parisiens clairement moins consommateurs que leurs homologues métropolitains.

Tableau 2 - Les usages de drogues suivant le lieu de résidence (%)

		Île-de-France		Province (2008)	Paris (2005)	Paris (2004)
		Paris (2008)	Reste de la région (2008)			
TABAC	Expérimentation	74	65 ***	72 ns	69 *	67 ***
	Usage quotidien	35	23 ***	30 ***	24 ***	28 ***
ALCOOL	Usage récent	79	69 ***	79 ns	70 ***	68 ***
	Usage régulier	11	7 ***	9 *	12 ns	11 ns
	Episodes répétés d'usage d'alcool ponctuel sévère	23	14 ***	21 ns	11 ***	nd
	Ivresse au cours de la vie	59	48 ***	62 ns	47 ***	46 ***
	Ivresses répétées	28	19 ***	27 ns	19 ***	15 ***
	Expérimentation de cannabis	54	40 ***	42 ***	45 ***	49 *
PRODUITS ILLICITES	Usage régulier de cannabis	12	7 ***	7 ***	8 *	11
	Expérimentation de poppers	30	14***	13***	6***	7***
	Expérimentation d'ecstasy	5	3**	3***	2**	3**
	Expérimentation de cocaïne	8	3***	3***	2***	2***
	Expérimentation d'héroïne	1	1 ns	1 ns	1 ns	1 ns

***, **, *, ns : test du Chi² pour la comparaison de chaque colonne à la colonne « Paris 2008 », significatif au seuil 0.001, 0.01, 0.05 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2004, 2005, 2008 OFDT

Tableau 3 - Niveaux d'usage à Paris

Produit	Usage	Garçons	Filles	Ensemble	Sex ratio
Tabac	vie	71	76	74	0,9 ns
	occasionnel	14	10	12	1,4 ns
	quotidien	31	38	35	0,8*
Alcool	vie	91	94	93	1,0 ns
	mois	77	81	79	1,0 ns
	régulier	14	9	11	1,7**
	quotidien	3	0	1	nd
Consommation ponctuelle massive d'alcool	=5 verres, 1 fois et + / 30 jours	51	48	49	1,1 ns
	=5 verres, 3 fois et + / 30 jours	28	17	23	1,6***
	=5 verres, 10 fois et + / 30 jours	4	2	3	2,2*
Ivresse alcoolique	vie	58	61	59	0,9 ns
	année	48	52	50	0,9 ns
	répétées régulières	32	25	28	1,3*
Cannabis	vie	53	54	54	1,0 ns
	année	46	45	45	1,0 ns
	mois	32	30	31	1,1 ns
	régulier	15	8	12	1,9***
	quotidien	7	3	5	2,4**
Poppers	vie	29	30	30	1,0 ns
Ecstasy	vie	11	4	8	2,6***
Champignons hallucinogènes	vie	10	4	7	2,3***
Cocaïne	vie	8	6	7	1,2 ns
Inhalants	vie	7	3	5	2,3**
LSD	vie	5	1	3	5,4***
Crack	vie	3	1	2	2,3 ns
Héroïne	vie	3	1	2	2,9*
Kétamine	vie	3	1	2	2,9*
Amphétamines	vie	3	0	1	nd
Subutex®	vie	2	0	1	nd
GHB	vie	1	0	0	nd

nd=non disponible

***, **, *, ns : test du Chi² pour la comparaison des sexes, significatif au seuil 0.001, 0.01, 0.05 et non significatif.

Source : ESCAPAD 2008, OFDT

Exemple de lecture (usage quotidien de tabac)

35% des adolescents parisiens ont déclaré un usage quotidien en 2008 (colonne ensemble). Les filles déclarent plus souvent fumer quotidiennement que les garçons (38 % vs 31 %), l'écart entre les sexes étant significatif (présence d'un astérisque dans la colonne sex ratio).

Adolescents interrogés

	Arrondissement de résidence	Age	Situation	Usages déclarés					Autres drogues expérimentées
				Tabac quotidien	Cannabis expérimentation	Cannabis régulier	Alcool expérimentation	Alcool régulier	
Fille	XVI ^e	17	1ère ES	non	oui	non	oui	oui	non
Garçon	XVI ^e	20	Etudes de droit	oui	oui	oui	oui	oui	Tout sauf héroïne
Fille	XVI ^e	16	2°, littéraire	oui	oui	oui	oui	oui	Cocaïne
Fille	XVI ^e	17	2°, littéraire	oui	oui	oui	oui	oui	Cocaïne
Garçon	Meudon	20	bac	oui	oui	oui	oui	oui	Champignons
Garçon	Levallois	19	Pas de bac	non	oui	non	oui	oui	Oui
Fille	Boulogne	16		oui	oui	non	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	16	2°	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	Boulogne	16	2°	non	oui	oui	oui	oui	non
Fille	Boulogne	16	2°, filière histoire de l'art	oui	oui	oui	oui	oui	Poppers
Fille	XVI ^e	16	2°	oui			oui	oui	non
Garçon	XVI ^e	18	Terminale	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	Boulogne	18	Terminale	oui	oui	oui	oui	oui	non
Garçon	XVI ^e	18	Terminale	non	non	non	oui	oui	non
Garçon	XVI ^e	17		oui	oui	non	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	17	1ère	oui	non	non	oui	oui	
Garçon	XVI ^e	17			oui	oui			
Garçon	XVI ^e	18	terminale S	oui	oui	non	oui	oui	non
Garçon	XVII ^e	21	éco-gestion à Nanterre	oui	oui	oui	oui	oui	non cocaïne, régulièrement, expérimentation d'autres drogues
Fille	Boulogne	17	1ère S		oui	oui	oui	oui	poppers
Fille	Boulogne	16	1ère S		oui	oui	oui	oui	non
Garçon	XVI ^e	17	1ère, a redoublé	oui	oui	oui	oui	oui	ecstasy, cocaïne
Fille	XV ^e	16	2de, a redoublé	oui	oui	oui	oui	oui	1 seule fois
Fille	XVI ^e	17	Terminale S	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	17	Terminale S	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	17	Terminale S	oui	oui	oui	oui	oui	ecstasy
Garçon	Montrouge	16	2°	non	non	non	non	non	non
Fille	XVI ^e	18	Terminale		oui	oui	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	18	Terminale		oui	oui	oui	oui	non
Fille	XVI ^e	18	Terminale		oui	oui	oui	oui	non
Garçon	Pont de Sèvres	17	insertion	oui	oui	oui	non	non	non
Garçon	Evry	18	insertion	oui	oui	oui	non	non	non
Garçon	Porte de Saint-Cloud	19	insertion	oui	oui	oui	oui	oui	non
Garçon	XVII ^e	24	insertion	non	non	non		non	non

	Arrondissement de résidence	Age	Situation	Usages déclarés					
				Tabac quotidien	Cannabis expérimentation	Cannabis régulier	Alcool expérimentation	Alcool régulier	Autres drogues expérimentées
Garçon	Domont	17	insertion	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XVIII ^e	18	insertion	oui	oui	oui	non	non	non
Fille	XVIII ^e	25	insertion	non	non	non	non	non	non
Fille	XIV ^e	17	insertion	oui	oui	non	oui	non	non
Garçon	Drancy	18	insertion						
Fille	Argenteuil	19	insertion, Terminale	non	oui	non	oui	non	non
Garçon	XIX ^e , Aubervilliers	20	insertion	oui			non	non	non
Fille	XX ^e	16	2 ^o	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XX ^e	20	bac L	non	oui	non	oui	non	non
Fille	XX ^e	20	bac L	non	non	non	oui	non	non
Fille	XX ^e	20	sans diplôme	oui	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XII ^e	17	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XII ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XIX ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	chicha
Fille	XVII ^e	16	2 ^o Bep	oui	oui	non	oui	non	non
Garçon	XVIII ^e	16	2 ^o Bep	oui	non	non	non	[non	non
Fille	XI ^e	17	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XX ^e	16	2 ^o Bep	oui	oui	non	oui	oui	non
Garçon	XX ^e	17	1 ^o Bep	oui	oui	oui	oui	non	non
Fille	XVIII ^e	17	1 ^o Bep	oui	oui	oui	oui	non	non
Fille	XVII ^e	18	1 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XX ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XVIII ^e	16	2 ^o Bep	non	oui	oui	oui	oui	non
Fille	XIX ^e	17	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XVIII ^e	18	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	4 ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Garçon	XX ^e	17	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XIX ^e	15	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XI ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XIX ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XX ^e	17	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	chicha
Fille	XIX ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XI ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XIX ^e	16	2 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XX ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	XII ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XII ^e	18	1 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XIX ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	non	non	non
Fille	93	18	1 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Garçon	XVII ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	oui	non	non
Fille	XII ^e	18	1 ^o Bep	non	oui	non	non	non	non
Fille	XII ^e	17	1 ^o Bep	oui	oui	non	oui	non	non
Fille	XII ^e	17	1 ^o Bep	non	non	non	non	non	non

BIBLIOGRAPHIE

Beck (F.), Legleye (S.), Spilka (S.), *Atlas régional des consommations de produits psychoactifs des jeunes Français - Exploitation régionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003*, Saint-Denis, OFDT, 2005a, 220 p.

Beck (F.), Legleye (S.), Spilka (S.), *Les consommations de drogues des jeunes Franciliens - Exploitation régionale et infrarégionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003*, Saint-Denis, OFDT, 2005b, 88 p.

Beck (F.), Legleye (S.), Spilka (S.), *Drogues à l'adolescence. Niveaux et contextes d'usage de substances psychoactives à 17-18 ans en France : ESCAPAD 2003*, Rapport OFDT, 2004, 251 p. disponible sur : <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/fr/escap03.htm>.

de Peretti (C.), Leselbaum (N.), *Les lycéens parisiens et les substances psychoactives : évolutions*, Paris, OFDT, 1999, 170 p.

Halfen (S.), Grémy (I.), *État des lieux de la toxicomanie et phénomènes émergents liés aux drogues à Paris en 2003*, ORS Ile-de-France/OFDT, 2004, 140 p.

Hartnoll (R.) (dir.), *Étude multi-villes sur l'abus de drogues à Amsterdam, Dublin, Hambourg, Londres, Paris, Rome, Stockholm*, rapport final, Editions du Groupe Pompidou.

Le Moigne (P.), « Anxiolytiques, hypnotiques : les facteurs sociaux de la consommation », Documents du Groupement de Recherche Psychotropes, politique et société, n°1, 1999, 50 p.

Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT), *Rapport annuel sur l'état du phénomène de la drogue dans l'Union Européenne et en Norvège*, 2003, 82 p.

ORS Île-de-France, *La santé des franciliens : panorama de la santé en Île-de-France*, ORS Île-de-France, 2003.

Peretti-Watel (P.), Beynet (A.), Beck (F.), Legleye (S.), « La diffusion géographique des usages de produits psychoactifs à l'adolescence », *Alcoologie et Addictologie*, 2002, 24 (3) : 207-216.

Pinçon (M.), Pinçon-Charlot (M.), *Sociologie de Paris*, Paris, La Découverte, Coll. Repères, 2004, 121 p.

Bordet (J.), *Les « jeunes de la cité »*, Puf, Paris, 1998.

Duprez (D.), Kokoreff (M.), *Les mondes de la drogue*, Odile Jacob, Paris, 2000.

Dubet (F.), *La galère : jeunes en survie*, Fayart, Paris, 1987.

Faure (S.), « HLM : Côté filles, côté garçons », *Agora*, n° 41, 2006.

Kokoreff (M.), *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Payot, Paris, 2003.

Pinçon (M.), Pinçon-Charlot (M.), « Sur le pise des nantis », *Monde diplomatique*, septembre 2001.

Sauvadet (T.), *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, A. Collin, Paris, 2006.

LEXIQUE

2C-B (4-bromo-2,5-diméthoxyphéné-thylamine)

Substance, appartenant à la famille des phénéthylamines, dont les effets seraient proches à la fois de ceux de la MDMA et du LSD, procurant à la fois énergie physique et hallucinations. Classé comme stupéfiant.

4-MTA (4-méthylthioamphétamine)

Substance – encore peu connue – qui aurait un effet stimulant relativement léger sans engendrer ni hallucinations ni distorsions visuelles. Le 4-MTA procurerait un sentiment de calme sans euphorie. Classé comme stupéfiant.

Accessibilité perçue

Désigne le degré d'effort à fournir par un consommateur moyen, possédant l'argent nécessaire, pour se procurer la substance recherchée. Une substance peut être disponible mais peu accessible. Il existe en effet plusieurs degrés d'accessibilité, lesquels peuvent se mesurer à partir d'éléments comme le temps nécessaire pour accéder à la substance ; la nature des lieux de vente (lieux fermés comme les discothèques, les bars voire les appartements ; lieux ouverts/espace public à savoir les rues, les parcs, les gares etc.) ; la plage horaire (jour/nuit, matin/soir) durant laquelle le consommateur peut se procurer la substance ; et l'obligation ou non, pour un consommateur, même averti, d'avoir recours à un ou plusieurs intermédiaires pour contacter le vendeur.

Adultération

Terme utilisé pour faire état de l'ajout intentionnel, à un produit donné, de substances non indiquées au consommateur. Ce terme est employé dans le cas particulier des produits illicites pour désigner les substances bon marché ajoutée au moment de la coupe au produit de base, dans le but, le plus souvent, d'en augmenter le poids.

Agoniste

Molécule qui mime l'action d'une molécule physiologique (ici des neurotransmetteurs) sur son site récepteur et entraîne par conséquent des effets identiques.

Amphétamine, amphétaminiques

Chef de file d'une famille de molécules, les amphétaminiques, l'amphétamine est le plus souvent appelée « speed ». Celui-ci se présente le plus souvent sous forme de poudre et est la plupart du temps sniffée. Les autres amphétaminiques sont, entre autres, la méthamphétamine (ice, chrystal-meth, ya ba...), la MDMA (méthylène-dioxy-méthamphétamine, ecstasy), etc. Produits stimulants, les amphétaminiques effacent la sensation de fatigue et entraînent une insomnie, donnent un sentiment de vigilance, d'euphorie et d'hyperconcentration, suppriment la sensation de faim et augmentent la confiance en soi. L'ecstasy, à forte dose, peut en outre modifier les perceptions sensorielles. La consommation chronique entraîne une dépendance psychique et une tolérance. Utilisée de façon thérapeutique par le passé, l'amphétamine n'est plus prescrite qu'en cas de syndrome d'hyperactivité de l'enfant (Ritaline®) et en cas de narcolepsie chez l'adulte, uniquement par des spécialistes hospitaliers. La MDMA et la méthamphétamine sont classées comme stupéfiants en France.

Antagoniste

Réduit ou supprime l'action d'une molécule physiologique donnée (ici, des neuromédiateurs) – et du ou des agonistes correspondants – en se fixant au niveau de son site récepteur sans le stimuler.

Ayahuasca

Boisson hallucinogène issue de l'infusion de deux plantes d'Amérique centrale : Banisteriopsis caapi (une liane) et Psychotria viridis (arbuste de la famille du caféier). La combinaison des deux permet la libération de diméthyltryptamine (DMT), molécule hallucinogène. La DMT est classé comme stupéfiant en France.

Bad trip

État de malaise et d'angoisse à tonalité cauchemardesque voire de panique, consécutif à la prise de substances ayant en général un effet hallucinogène.

Bas seuil (structures de)

Ancienne appellation donnée aux structures visant la réduction des risques implantées dans l'espace urbain, il s'agit d'une forme tronquée de « bas seuil d'exigence ». Ce nom était donné par opposition aux structures de soins où l'on exigeait que l'usager renonce à la consommation de drogues pour rentrer dans un protocole de soins.

Benzodiazépines (BZD)

Famille de molécules apparues dans les années 1960 en France. Produits sédatifs, les BZD sont prescrites essentiellement comme anxiolytiques (exemple : Valium[®], Lexomil[®]) et comme hypnotiques (exemple : Rohypnol[®], Halcion[®]) à plus forte dose. Elles favorisent en outre la relaxation musculaire et entraînent des troubles de la mémoire (voire des amnésies de quelques heures). Les différentes BZD se caractérisent également par des durées de vie variables dans l'organisme, qui déterminent la durée de leurs effets. Elles entraînent très rapidement une dépendance physique. La dépendance est plus problématique lorsqu'il s'agit d'une dépendance psychique, qu'elle survienne dans un cadre d'abus et/ou de mésusage et/ou de dépendance associée à d'autres produits (alcool en particulier). Ils peuvent induire une tolérance.

Bhang, bang ou bhong

Inhalation à chaud à l'aide d'une pipe à eau. Le produit est posé sur un « foyer » percé de trous et chauffé avec un briquet. Les trous laissent passer les vapeurs de combustion vers la pipe et celle-ci sont inhalées par un tuyau s'échappant de la pipe. La pipe peut être fabriquée artisanalement à l'aide d'une bouteille en plastique.

Boutiques

Lieux d'accueil créé en 1993 pour les usagers de drogues en situation de grande précarité ne souhaitant ou ne pouvant pas encore stopper leur consommation de produits. Les boutiques offrent l'accès à des installations sanitaires, du matériel de prévention (préservatifs, seringues), des soins infirmiers, une écoute et des services sociaux et/ou juridiques. L'occasion peut être mise à profit pour engager un suivi social et sanitaire avec l'aide d'une équipe pluridisciplinaire.

Buprénorphine haut dosage (BHD) / Subutex[®] et génériques

Molécule opiacée agoniste et antagoniste de la morphine disposant d'une Autorisation de mise sur le marché (AMM) dans les traitements substitutifs des pharmacodépendances majeures aux opiacés depuis 1995. La BHD est disponible sous le nom de marque Subutex[®] sous forme de comprimés destinés à un usage sublingual. La prescription du produit doit se faire sur ordonnance sécurisée pour un maximum de 28 jours avec des délivrances fractionnées par 7 jours. La BHD neutralise partiellement les effets de l'héroïne et calme le syndrome de manque. Elle n'expose pas à un risque de tolérance mais donne lieu à une dépendance physique. Son classement comme produit stupéfiant est actuellement en discussion.

Cannabis

Plante comprenant plusieurs espèces, le cannabis est surtout connu pour la production de marijuana (herbe), de résine (haschisch) et d'huile de cannabis. La teneur en principe actif (Delta9-tétrahydrocannabinol ou Delta9-THC) est très variable selon les zones de production, les parties de la plante utilisées et le degré de « coupe ». Le plus souvent fumé sous forme de cigarette (joint), le cannabis peut être consommé sous forme de gâteau (« space-cake ») ou d'infusion, ces modes de consommation restant très marginaux. Souvent classé parmi les hallucinogènes, il possède des effets euphorisants, désinhibants, relaxants. La substance peut induire une dépendance psychique chez les consommateurs quotidiens. Le Delta9-THC est classé comme produit stupéfiant en France.

CAARUD

Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des Risques pour Usagers de Drogues. Structures de réduction des risques, anciennement appelé structures de première ligne ou structures bas seuil. Elles offrent des prestations à des toxicomanes qui ne souhaitent ou ne peuvent pas suivre une prise en charge classique. Elles assurent également des activités liées à la promotion de la santé et à la réduction des dommages en milieu urbain (boutiques, échanges de seringues...) et éventuellement en milieu festif (voir boutiques, bas seuil).

Champignons hallucinogènes

Champignons contenant des substances hallucinogènes. Ils induisent des distorsions des perceptions sensorielles, voire des hallucinations. Il existe de nombreuses espèces, certaines proviennent de l'étranger (Hawaï, Colombie, Mexique...), d'autres poussent en France. Ils sont presque exclusivement utilisés par voie orale soit tels quels, soit au sein d'une préparation culinaire. Les champignons les plus consommés en France sont les psilocybes. Ils n'induisent pas de dépendance. Les genres stropharia, conocybe et psilocybe sont classés comme produits stupéfiants.

Chasse au dragon

Mode d'inhalation à chaud d'un produit qui consiste à déposer ce dernier sur une feuille d'aluminium sous laquelle l'utilisateur place un briquet dont la flamme va provoquer la combustion du produit. Les vapeurs sont inhalées en général à l'aide d'une paille ou d'un stylo vide.

Cocaïne

Stimulant obtenu chimiquement à partir de la feuille de coca (chlorhydrate de cocaïne). Le chlorhydrate de cocaïne se présente sous forme de poudre blanche, généralement sniffée et parfois fumée ou injectée ; on peut égale-

ment le trouver sous forme de crack (voir crack). La consommation de cocaïne induit une stimulation importante de la vigilance, une sensation d'accélération de la pensée et entraîne une dépendance psychique forte. La substance, quelle que soit sa forme, est un produit classé comme stupéfiant en France.

Cocaïne base

Voir crack

Codéine

Médicament opiacé, dérivé synthétique de la morphine et utilisé comme analgésique soit seul (Dicodin[®], Codenfan[®]) soit combiné à d'autres molécules (exemple : Codoliprane[®]), ou contre la toux à doses très faibles (exemple : Néo-Codion[®]). Les comprimés sont avalés, parfois injectés. En cas d'injection, l'action pharmacologique de la codéine et ses effets sont comparables à ceux de la morphine ; administrée par voie orale, elle développe une action analgésique environ dix fois plus faible. L'accès possible à plusieurs de ces médicaments sans prescription a permis à certains héroïnomanes, surtout avant l'accès aux traitements de substitution, de les utiliser comme substitut à l'héroïne (mais cela nécessitait des quantités très importantes).

Crack

Stimulant obtenu par adjonction de bicarbonate ou d'ammoniaque à du chlorhydrate de cocaïne. Le produit est également dénommé « free-base » ou « cocaïne base » par les usagers. Il est généralement fumé mais peut aussi être inhalé (pipe), plus rarement injecté (après avoir été dissous dans de l'eau additionnée à un milieu acide). Le crack se présente sous forme de « galette » aisément débitable en morceaux (dits « rochers » ou « cailloux »). Le produit provoque une sensation fulgurante de flash plus puissante que celle induite par la cocaïne. La dépendance psychique s'installe plus rapidement qu'avec la cocaïne.

Cette forme dérivée de cocaïne est un produit classé comme stupéfiant.

Crystal

Voir Ice

Datura stramonium

Plus connue en Europe sous l'appellation « herbe au diable » les feuilles de cette plante sont utilisées en infusion ou fumées pour leurs propriétés hallucinogènes. Les espèces de *Datura stramonium* sont répandues sur tous les continents. Cette plante a longtemps été utilisée comme médicament, notamment contre l'asthme (sous forme de cigarettes) mais son utilisation pharmaceutique est interdite depuis 1992.

Produit non classé.

Descente

Période de décroissance des effets d'une substance, en général stimulante. Cette phase, selon les substances, peut-être vécue très désagréablement sur le plan psychologique en s'accompagnant notamment de symptômes dépressifs et d'angoisses. Les usagers utilisent fréquemment d'autres substances, notamment opiacées, pour en atténuer les effets.

Disponibilité perçue

Présence globale d'une substance dans un espace géographique donné. Cette disponibilité est dite perçue dans la mesure où elle est appréciée par les observateurs sentinelles participant au projet TREND. Cette appréciation peut être parfois en décalage avec une réalité souvent difficile à appréhender compte tenu du caractère illicite de la plupart des substances. C'est la raison pour laquelle nous faisons appel à plusieurs observateurs sentinelles sur chacun des sites choisis.

Ecstasy

Dénomination la plus fréquente pour des comprimés dont le principe actif est la MDMA.

« Errants » (usagers errants)

Population majoritairement «jeune, aux conditions de vie souvent précaires, polyconsommatrice, fréquentant l'espace festif alternatif mais recourant aussi, de manière plus ou moins fréquente aux dispositifs sociaux et sanitaires d'urgences présents dans les centres des grandes villes. Ils présentent la particularité d'être visibles dans les deux espaces d'investigation du dispositif TREND. Les « errants » se distinguent des « nomades » par le caractère davantage subi de leur situation et une moindre maîtrise de l'ensemble de leurs pratiques [15].

Expérimentation

Avoir consommé une substance psychoactive au moins une fois dans sa vie.

« Free base »

Voir crack.

Free partie

Rassemblement des adeptes de musique techno organisé souvent sans autorisation des pouvoirs publics ; et qui dure généralement un ou deux jours. Elles se déroulent le plus souvent sans autorisation légale, à l'extérieur dans un coin de nature, quelles que soient les conditions climatiques, ou sur des sites industriels abandonnés. Ces manifestations réunissent le plus souvent deux cents à deux mille personnes. L'entrée est gratuite ou

sur donation. Les compositions musicales les plus appréciées lors de ces rassemblements se classent dans les tendances les plus agressives de la famille Electro, qualifiées de « techno punk » par les profanes : Hard-core, Hard-teck, Tribe.

Fumette

Mode d'usage consistant à fumer le produit c'est-à-dire à inhaler les vapeurs de combustion du produit (inhalation à chaud). Plusieurs méthodes existent : la cigarette ou le joint dans lesquels on peut également ajouter des produits comme l'héroïne ou la cocaïne... ; la chasse au dragon ou la pipe à eau (ou bhang) (voir ces termes).

GHB, GAMMA OH (gamma-hydroxybutyrate)/GBL (gamma butyrolactone)

Le GHB est un anesthésique humain se présentant sous la forme d'un liquide incolore et inodore. Il s'agit d'un produit de synthèse détourné de son emploi pour ses propriétés anabolisantes, euphorisantes, dissociatives, aphrodisiaques et amnésiques (« drogue du viol »). Sa consommation induit une dépendance psychique forte, avec un effet de tolérance particulièrement marqué. Il existe un risque de coma par surdose, majoré si le GHB est absorbé avec de l'alcool ou des benzodiazépines. Classé comme stupéfiant. Le GBL est quant à lui un solvant industriel, précurseur du GHB et métabolisé en GHB par l'organisme après absorption. Le GBL ne fait l'objet d'aucun classement juridique du fait d'une utilisation courante dans l'industrie.

Hallucinogène (ou psychodysléptique)

Substance psychoactive dont l'usage est recherché pour sa capacité à induire des distorsions des perceptions en agissant sur les neurones du cerveau. Celles-ci peuvent être visuelles, auditives, spatiales, temporelles ou concerner la perception que l'individu a de son propre corps. La plupart des hallucinogènes sont des végétaux ou des alcaloïdes extraits de ceux-ci et, plus rarement, des produits obtenus par synthèse chimique. On distingue : les phényléthylamines (mescaline, ecstasy à forte dose), les dérivés indoliques (DMT, psilocybine, ayahuasca, LSD) ou d'autres hallucinogènes à structures diverses (sauge divinatoire, cannabis, poppers, kétamine). L'alcool est souvent classé dans ce groupe. Les hallucinogènes n'entraînent théoriquement ni dépendance, ni tolérance.

Héroïne

Molécule opiacée, synthétisée à partir de la morphine, elle-même produite à partir du pavot. Introduite en 1878 en thérapeutique humaine dans les traitements de la douleur, sous le nom de Héroïne®, mais également en tant que médicament de substitution de pharmacodépendance à la morphine, son usage médical a rapidement été interdit. L'héroïne peut se présenter

sous forme de poudre blanche (sel acide) ou marron (sel basique). Elle peut être injectée par voie intraveineuse, fumée ou sniffée. Les propriétés pharmacologiques de l'héroïne, substance sédatrice, sont comparables à celles de la morphine mais elle agit plus vite, plus intensément et plus brièvement. Du fait de sa forte capacité à générer une dépendance psychique et physique ainsi qu'une tolérance, elle est devenue dans les années 1970 le principal produit illicite d'addiction en France. L'héroïne est un produit classé comme stupéfiant en France.

Iboga

L'iboga est une préparation à base de racines d'un arbuste des forêts équatoriales d'Afrique de l'ouest, Tabernanthe iboga. Son principal principe actif est l'ibogaïne. Celle-ci a une demi-vie de 7,5 heures et une durée d'action pouvant atteindre 48 heures. Elle provoque des nausées, des vomissements intenses potentiellement graves, une hypotension et des troubles du rythme cardiaque pouvant conduire à l'arrêt cardiaque, une dépression respiratoire, une hyper ou une hypothermie. Psychostimulante, elle est à l'origine d'agitation, de tremblement, d'incoordination des mouvements parfois de convulsions. La notion du temps peut être perturbée ; un état de somnolence, une ébriété ainsi que des états comateux sont également rapportés. À dose plus élevée, des hallucinations visuelles et auditives peuvent survenir ainsi qu'un sentiment de dépersonnalisation. Son usage est très marginal en France. Il vise la réalisation de traitement psychothérapeutique « express » ou de sevrages radicaux chez les personnes dépendantes à un produit. Classée comme stupéfiant.

Ice

Dénomination populaire d'une forme cristallisée de la méthamphétamine, plus facile à fumer que la forme poudre. Elle se présente en général sous forme de cristaux transparents dont elle tire son nom (« glace » ou « crystal »). Les usagers dénomment parfois par erreur « Ice » ou « crystal » d'autres substances lorsqu'elles sont sous forme de cristaux.

Kava ou Kava Kava Dit aussi Kawa ou Kawa Kawa (nom allemand).

Plante tropicale utilisée historiquement dans les îles du pacifiques dans le cadre de rituels récréatifs. Consommée pour ses propriétés anxiolytiques sous forme de boisson préparée à partir de ses racines. Interdit en France en 2002 par mesure de prévention d'une éventuelle hépatotoxicité.

Kétamine

Produit hallucinogène utilisé en France, en anesthésie vétérinaire et humaine (chlorhydrate). Les cauchemars ou hallucinations consécutifs aux anesthésies ont conduit à une forte réduction de son utilisation en médecine humaine. Ce sont en partie ces sensations d'hallucinations qui amènent certaines

personnes à utiliser la kétamine de manière récréative. On la trouve le plus souvent sous forme de poudre, parfois sous forme liquide. Elle est principalement sniffée, mais peut être avalée et beaucoup plus rarement injectée ou fumée. La kétamine est classée comme produit stupéfiant.

Khat

Le khat est une plante (*catha edulis*) dont les feuilles sont utilisées comme stimulant nerveux. Celles-ci sont en général consommées fraîches, mastiquées ou consommées en infusion. L'alcaloïde principal contenu dans la plante est la cathinone, laquelle agit comme un stimulant du système nerveux central dont les effets sont similaires à ceux des amphétamines. Classé comme stupéfiant.

LSD (acide lysergique)

Hallucinogène synthétique, le LSD se présente le plus souvent sous forme de buvard destiné à être avalé. Plus rarement, on le trouve sous forme de micro-pointes ou de liquide (« gouttes »). Il a accompagné le mouvement psychédélique et la montée de la contre-culture américaine des années 1960-1970. Ce produit n'entraîne ni dépendance, ni tolérance. Le LSD est classé comme stupéfiant en France.

MDMA Ou Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine.

Principe actif de l'ecstasy, il s'agit d'une molécule appartenant à la famille des amphétaminiques. Son usage s'est développé en Europe parallèlement à celui de la culture techno. Les dénominations sont variées, reprenant souvent le logo ou la couleur du comprimé. Si la forme dominante est le comprimé, un développement de poudres supposées contenir de la MDMA a récemment été observé. La MDMA est avalée dans 9 cas sur 10, rarement fumée ou injectée. Les effets recherchés sont un renforcement de la résistance physique pour pouvoir faire la fête plus longtemps et un effet empathogène pour se sentir mieux avec les autres. La MDMA est un produit sédatif à doses modérées et hallucinogène à fortes doses. Elle est classée comme stupéfiant en France.

Médiane

Valeur d'une série statistique ordonnée qui la partage en deux groupes de même effectif (par exemple, le prix médian d'un ensemble d'échantillons d'un produit partage la série en deux : 50 % des échantillons observés sont moins chers et 50 % sont plus chers).

Médicaments psychotropes

Médicaments dont l'effet recherché est de modifier l'état psychique. Les principales classes de médicaments psychotropes sont : les hypnotiques, les

anxiolytiques, les antidépresseurs, les neuroleptiques et les thymo-régulateurs (régulateurs de l'humeur). Les médicaments psychoactifs constituent une classe plus large que les psychotropes.

Mescaline

Principe actif du peyotl (*echinocactus williamsii*) et d'autres plantes hallucinogènes, la mescaline provoque des distorsions de la perception visuelle, spatiale et temporelle. Sa consommation peut occasionner crises de panique, angoisse, paranoïa et autres troubles psychiatriques, de manière plus ou moins durable.

Classée comme stupéfiant.

Mésusage

Usage non-conforme à une utilisation thérapeutique prévue

Méthadone

Molécule agoniste des récepteurs opiacés disposant d'une Autorisation de mise sur le marché pour le traitement substitutif des pharmacodépendances majeures aux opiacés. Elle est disponible en France sous forme de flacons de sirop de différents dosages. Sa prescription doit se faire sur ordonnance sécurisée pour un maximum de 14 jours avec des délivrances fractionnées par 7 jours. La prescription initiale de méthadone doit être faite par un médecin exerçant en Centre de soins spécialisés aux toxicomanes (CSST) ou en hôpital. La méthadone est un médicament classé comme stupéfiant.

Méthamphétamine

Les dénominations les plus connues de cette molécule amphétaminique sont ice (cristal de méthamphétamine appelé encore crystal) et yaba (comprimés de méthamphétamine). Les effets stimulants de la méthamphétamine sont plus puissants et plus durables que ceux de l'amphétamine. La consommation chronique entraîne une dépendance psychique et une augmentation des doses consommées.

La méthamphétamine est classée comme stupéfiant.

Morphine (sulfate de)

Molécule agoniste opiacée disposant d'une Autorisation de mise sur le marché pour le traitement des douleurs intenses et/ou rebelles aux autres produits analgésiques. Le traitement est disponible sous forme à action brève et sous forme à action prolongée (Moscontin LP® et Skenan LP®). Les présentations d'action prolongée sont parfois utilisées comme traitement substitutif des pharmacodépendances majeures aux opiacés.

La morphine est un sédatif classé comme stupéfiant.

« Nomades » (usagers nomades)

Population jeune, aux conditions de vie souvent précaires, polyconsommatrice, fréquentant l'espace festif alternatif mais recourant aussi de manière plus ou moins fréquente aux dispositifs sociaux et sanitaires d'urgences présents dans les centres des grandes villes. Ils présentent la particularité d'être visibles dans les deux espaces d'investigation du dispositif TREND. Les « nomades » se distinguent des « errants » par le caractère choisi et revendiqué de leur forme de vie et une meilleure maîtrise de l'ensemble de leurs pratiques qui apparaissent dans l'ensemble moins subies que choisies [15].

Opiacés

Famille de produits obtenus à partir de l'opium, produit sédatif d'origine naturelle provenant de cultures de pavot (*Papaverum somniferum*). Leurs effets au niveau de la cellule sont transmis par des récepteurs spécifiques (opiorécepteurs). Leur action peut être agoniste et/ou antagoniste à l'opiacé de référence (la morphine). Outre la morphine, l'héroïne, la codéine, la méthadone, la buprénorphine haut dosage, la nalorphine, la naloxone et la naltrexone sont des opiacés. Une des caractéristiques majeures de certains opiacés est leur capacité à induire une dépendance psychique et physique.

Opium

Suc épaissi obtenu par incision, avant la maturité du fruit, des capsules d'un pavot. L'opium a donné lieu au XIXe siècle au développement d'une toxicomanie spécifique, l'opiomanie. En France, avant la première guerre mondiale, il était moins coûteux de recourir à l'opium qu'aux alcools forts. La loi du 12 juillet 1916 a mis un terme à la consommation du produit dans les fumeries. En pratique, l'opium est traditionnellement fumé ou inhalé sous forme de vapeurs, plus rarement ingéré (généralement pour une utilisation thérapeutique) ou prisé (pour la poudre d'opium).

Parachute (ou bombe, bombonne)

Méthode d'ingestion d'un produit en poudre. Celui-ci est déposé sur une feuille de papier à cigarette, roulée ensuite sur elle-même et avalée.

Polyconsommation

Désigne le fait de consommer au moins deux produits psychoactifs. En général, on parle de polyconsommation pour un niveau d'usage donné : par exemple, polyexpérimentation ou polyconsommation répétée.

Poppers

Préparation conditionnée à l'état liquide ayant pour principe actif des nitrites aliphatiques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle), les poppers sont pour leurs propriétés vasodilatatrices qui favoriseraient l'activité sexuelle

(augmentation de la durée de l'érection, amplification des sensations orgasmiques, retard à l'éjaculation) et pour la légère euphorie avec accélération du rythme cardiaque qu'ils provoquent pendant une durée très courte lorsqu'ils sont inhalés. Ceux contenant des nitrites de pentyle ou de butyle sont interdits à la vente en France et à la distribution gratuite. D'autres, non mentionnés dans le décret d'interdiction (nitrite d'amyle, de propyle par exemple) ont été interdits par un décret publié au JO en mars 2007, lequel a été annulé par le Conseil d'Etat en mai 2009.

Première ligne (structures de)

Voir CAARUD

Primo-usagers de BHD

Personne ayant utilisé la BHD comme premier opiacé sans avoir jamais consommé d'héroïne auparavant.

Programme d'échange de seringues (PES)

Mise en œuvre d'une distribution de seringues à l'unité ou de trousse de prévention dans des lieux fixes (associations, pharmacies) ou mobiles (bus, équipes de rue). Par extension, sont nommés PES les lieux où sont distribuées les seringues. Ces programmes ont été mis en place à la fin des années 1980.

Psilocybine

Hallucinogène d'origine naturelle, issu des champignons de type psilocybe. Ingérés crus ou cuits (dans une omelette par exemple), ces derniers provoquent des distorsions de la perception visuelle, spatiale et temporelle. Leur consommation peut occasionner crises de panique, angoisse, paranoïa et autres troubles psychiatriques de manière plus ou moins durable. La psilocine et la psilocybine sont classées produits stupéfiants en France.

Psychoactif(ve) (produit, substance)

Qui agit sur le psychisme en modifiant le fonctionnement du cerveau, c'est-à-dire l'activité mentale, les sensations, les perceptions et le comportement. Au sens large, beaucoup de produits possèdent un effet psychoactif (chocolat à forte dose et café par exemple), mais tous ne posent pas problème. Dans un sens plus restreint, les substances psychoactives sont celles dont l'usage peut être problématique. On classe habituellement les substances psychoactives en trois catégories : les sédatifs, les stimulants et les hallucinogènes. En dehors du cas particulier des médicaments (voir médicaments psychotropes), les termes psychotropes et psychoactifs ont la même signification.

Rachacha

Résidu d'opium obtenu par transformation artisanale du pavot. Cet opiacé se présente sous forme de pâte molle de couleur marron ou rouge qui peut être fumée (voie pulmonaire) ou ingérée en décoction (voie orale). Ce produit est classé comme stupéfiant.

Rave party

Les rave parties rassemblent jusqu'à six mille personnes pour des soirées événementielles organisées dans de grands espaces loués pour l'occasion, voire en plein air pendant la saison estivale. L'entrée est payante et le prix variable en fonction de la programmation. Les styles de musique écoutée sont différenciés et le plus souvent, plusieurs plateaux de son et dance floors laissent le choix des genres : Trance, Jungle, Drum'n'bass, mais aussi des courants musicaux plus 'durs' comme le Hard-core et le Hard-teck.

Rose des bois (LSA)

Plante qui produit des graines qui contiennent, entre autres, un principe actif hallucinogène, le LSA (D-Lysergic acid amine ou ergine), proche chimiquement du LSD. Les graines sont utilisées en petites quantités par mastication, mais elles se prêtent aussi à une extraction, aisée, du LSA. Les effets induits par le LSA durent entre 6 et 8 heures.

Salvia divinorum (ou sauge divinatoire)

Plante appartenant aux nombreuses espèces de sauge. Elle doit son nom à ses effets hallucinogènes. Les feuilles fraîches de la sauge peuvent être mâchées, chiquées ou infusées. Une fois séchées, elles peuvent être fumées (avec une pipe à eau ou mélangée avec du tabac), ou encore réhydratées et mâchées. Le principal principe actif est la salvinorine A. En vente libre.

Scène ouverte de drogue

Lieu de vente et consommation de drogues où habitants et citoyens non-consommateurs sont confrontés à l'usage et au petit trafic en public des produits illicites. Sniff Prise d'un produit par voie nasale. Le produit est aspiré avec le nez et absorbé par le biais des muqueuses nasales, riches en petits vaisseaux sanguins.

Solvants

Ce terme désigne une gamme de produits de synthèse variés : colles, solvants, détachants, vernis, dérivés du pétrole, etc. Inhalés, ces produits provoquent des distorsions auditives et visuelles. Les principes actifs les plus connus sont l'éther, le trichloréthylène et l'acétone. Fortement neurotoxiques, les solvants sont utilisés de manière détournée par les adolescents le plus souvent, car ils sont d'accès facile et de prix très bas. En vente libre.

Stimulants (ou psychoanaleptiques)

Produit qui ont pour particularité d'augmenter l'activité psychique. Les principales substances addictogènes stimulantes sont la cocaïne (dont crack), les amphétamines (dont l'ecstasy à doses modérées). D'autres produits sont considérés comme des stimulants mineurs : caféine et nicotine par exemple.

Structure de première ligne

Voir CAARUD

Stupéfiants (produits ou substances)

Substance inscrite dans l'une des listes de stupéfiants telles qu'elles sont été définies par la Convention unique de 1971 sur les stupéfiants. Si ces derniers constituaient initialement un groupe de substances réunies par leur propriété commune à inhiber les centres nerveux et à induire une sédation de la douleur (opiacés essentiellement), ils rassemblent aujourd'hui, au sens juridique, un ensemble de produits, variables quant à leur structure, leurs propriétés pharmacologiques et leur capacité à induire une pharmacodépendance. Les critères de classement d'une substance comme stupéfiant reposent sur deux principes : son potentiel à induire une pharmacodépendance et les dangers qu'elle représente pour la santé publique.

Surdose

Intoxication aiguë, à l'issue parfois fatale, découlant de la consommation d'une drogue.

Synthèse (drogue, produit ou substance de)

Droque produite artificiellement et non extraite de végétaux. Couramment, le terme de « drogues de synthèse » constitue l'appellation générique de diverses drogues spécifiquement conçues (synthétisées) pour leurs effets euphorisants, stimulants ou psychodysléptiques par exemple : LSD, ecstasy, kétamine, dérivés du fentanyl, GHB... Ces produits se présentent généralement sous la forme de comprimés ou de gélules.

Teknival

Rassemblement des adeptes de musique techno organisés sans ou avec autorisation des pouvoirs publics. Un teknival (festival techno) peut durer jusqu'à sept jours et rassembler de cinq à quinze mille personnes.

Traitement de substitution aux opiacés

Modalité de traitement médicamenteux d'un sujet dépendant, reposant sur l'administration d'une substance ayant une activité pharmacologique similaire à celle de la drogue addictive (l'héroïne ou un autre opiacé en l'occurrence). La substitution vise à stopper la consommation d'opiacés illicites ou,

pour le moins, à la diminuer, à insérer le patient dans une logique de soins psychiques et physiques. En limitant ou en supprimant le manque psychique (besoin compulsif de consommer le produit illicite), elle permet d'échapper aux risques de cette consommation et offre surtout un répit qui facilite l'élaboration et la mise en œuvre d'un projet de vie. En France, depuis 1995, les médecins disposent de deux médicaments : la méthadone et la buprénorphine haut dosage. Quelques rares patients sont également traités avec des sulfates de morphine, mais il n'existe pas pour ce dernier médicament d'Autorisation de mise sur le marché.

USAGE RÉCENT

Consommation d'une substance psychoactive au moins une fois dans les 30 derniers jours.

Citation recommandée

SPILKA (S.), TRIBESS (A.), LE NÉZET (O.), BECK (F.), LEGLEYE (S.),
Les usages de drogues des adolescents parisiens - Étude qualitative, Saint-Denis, OFDT, 2010.

**Observatoire français
des drogues et des toxicomanies**

3, avenue du Stade de France
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex
Tel : 01 41 62 77 16
Fax : 01 41 62 77 00
Courriel : ofdt@ofdt.fr

Site Internet : www.ofdt.fr



www.ofdt.fr

Depuis 2004, la Mission de prévention des toxicomanies de la Mairie de Paris et l'OFDT ont entamé une collaboration fructueuse. Deux premiers tomes d'enquête et d'analyse relatifs aux usages de drogues des adolescents parisiens ont ainsi vu le jour en 2004 et 2008.

Avec ce tome 3 qui paraît cette année, c'est une nouvelle perspective qui est ouverte. En effet, si les deux premiers volets (les réalités parisiennes infra communales puis leur comparaison avec le reste du territoire francilien et national) s'appuyaient sur un même socle méthodologique, ce troisième volet relève d'une approche qualitative et non plus seulement statistique.

Ainsi, les hypothèses qui avaient pu être formulées à l'issue des travaux précédents pour tenter d'expliquer les disparités géographiques très marquées des usages de drogues dans Paris intra muros entre jeunes issus de milieux populaires et jeunes issus de milieux favorisés ont été ici mises à l'épreuve. Au travers d'une cinquantaine d'entretiens, ces hypothèses (comme par exemple la possibilité d'une sous-déclaration ou au contraire d'une sur-déclaration volontaires ; la prégnance ou non de motifs culturels proscrivant les consommations des produits psychoactifs ; la difficulté ou non de disposer de lieux sûrs à l'abri des regards parentaux, etc.) ont pu être ainsi confortées. Surtout, sont apparus grâce à ces entretiens d'autres paramètres explicatifs qui n'avaient pas été envisagés auparavant (ainsi, la possibilité ou non pour les jeunes de se projeter dans l'avenir) et qui, en fournissant **un regard complémentaire, contrasté et fin sur les usages de drogues des adolescents parisiens**, amènent à penser de nouvelles pistes de prévention dont la Mission de prévention des toxicomanies se saisira.